



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





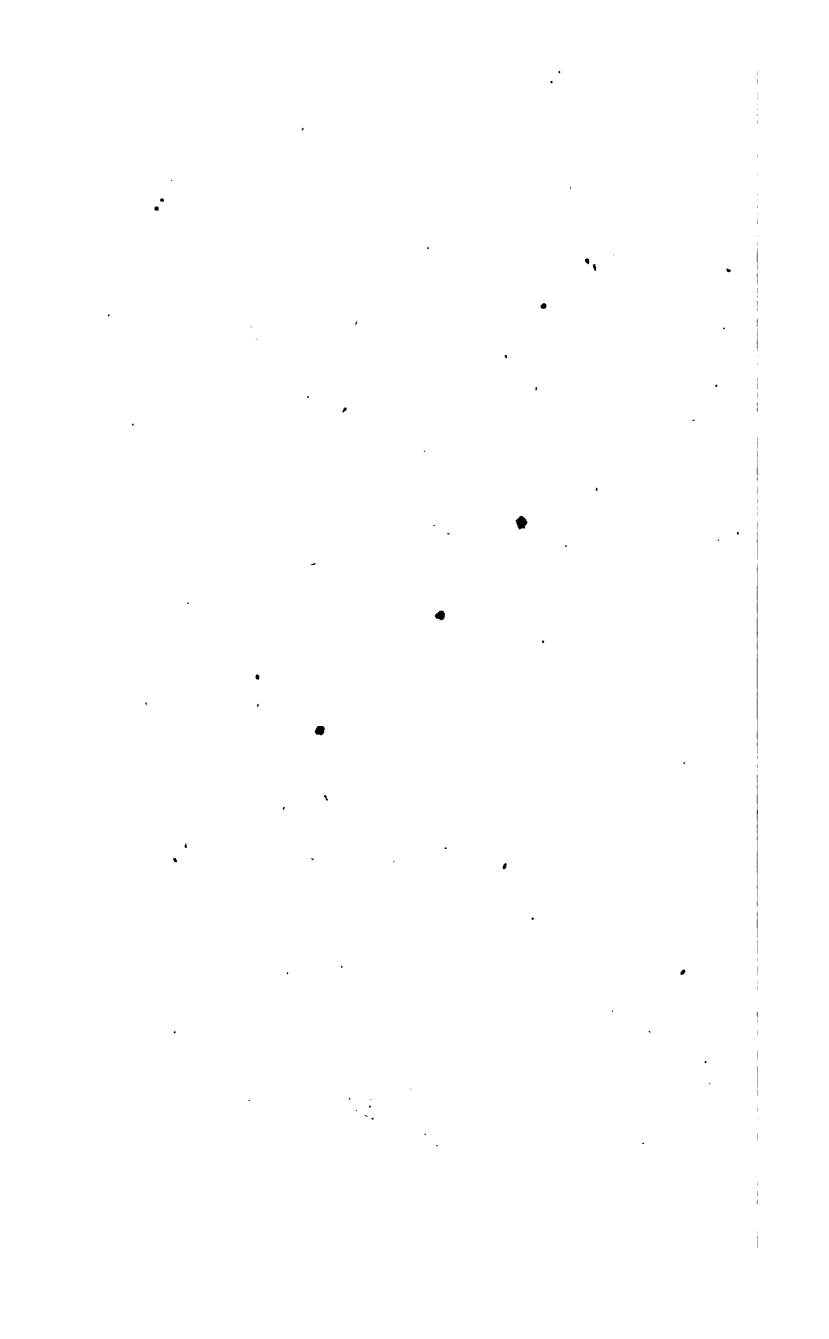
VR3 DB 1753(2)

~~Vol. F. III. A. 788~~









**RECUEIL**  
DE TOUTES LES PIÈCES  
QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES  
A L'OCCASION  
DU  
**DISCOURS**  
DE M. J. J. ROUSSEAU

SUR CETTE QUESTION PROPOSÉE  
PAR  
**L'ACADEMIE DE DIJON**

*Pour le Prix de L'année 1750.*

Si le Rétablissement des Sciences  
& des Arts a contribué à  
épurer les Mœurs.



---

• TOME SECOND.

---

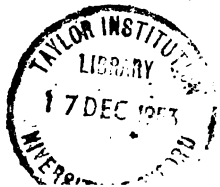
A GOTHÀ  
Chez JEAN PAUL MEVIUS.

---

1753.

*Avec Privilège de Sa Maj. le Roi de Pol. & El. de Saxe.*

*Quid per Deos ! optabilibus scientiâ ? Quid  
 prastantius ? Quid homini melius ? Quid homine  
 dignius ? Scientiâ autem est rerum divinarum &  
 humanarum, causarumque quibus hæc res conti-  
 nentur Scientia ; cujus studium qui vituperat, band  
 sane intelligo quidnam sit quod laudandum putet.  
 Nam, si vè oblectatio queritur animi, requies vè  
 curarum ; que conferri cum eorum studiis potest,  
 qui semper aliquid acquirunt, quod spectet & va-  
 leat ad bene, beatèque vivendum ? Si vè ratio con-  
 stantia, virtutisque ducitur, aut hæc Ars est, aut  
 nulla omnino per quam eas consequamur. Cice-  
 ro de Officiis, Lib. II. c'est-à-dire.... Qu'y  
 a-t'il, Grands Dieux, de plus désirable que la  
 Sagesse ? Qu'y a-t'il de plus excellent, de meil-  
 leur, de plus utile à l'homme, de plus digne de  
 l'homme ? Or la Sagesse est la science des cho-  
 ses divines & humaines & de leurs causes. Qu'on  
 puisse mépriser cette science & trouver quel-  
 qu'autre chose digne de louange, c'est ce que  
 je ne comprends pas ; car si l'on cherche les plai-  
 sirs de l'ame, la récréation de l'esprit, où en  
 trouvera-t'on de comparables aux occupations  
 de ceux qui cherchent sans cesse ce qui peut nous  
 rendre gens de bien & heureux ; si l'on veut  
 trouver les regles de la vertu la plus solide, la  
 Philosophie est le seul Art de les obtenir. Cice-  
 ron, . *Traité des devoirs. Edition de Glasgow,*  
*pp. 99. 100.**





*PRÉFACE*  
DE L'ÉDITEUR  
DU DISCOURS,  
*AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.*

**L**a Littérature a ses Comètes comme le Ciel. Le Discours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomènes singuliers, & même sinistres pour les Observateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde, ce célèbre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du style & de l'éloquence de l'Auteur; mais j'ai cru trouver dans cette Pièce plus d'art que de naturel, plus de vraisemblance que de réalité, plus d'agrément que de solidité; en un mot, j'ai soupçonné que ce Discours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuser des talens, & qu'on peut faire dégé-

## 4    \*    P R E F A C E    \*

nécrer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de séduire & de faire passer pour vraies les propositions les plus paradoxes & même les plus fausses.

*Il n'est point de serpent, ni de mon-  
stre odieux,  
Qui par l'art embellie puisse plai-  
re aux yeux.*

Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même temps j'ai cru m'apercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le succès que lui promettent les apparences; l'erreur se découvre à l'esprit attentif, sous les sophismes par lesquels on s'efforce de la revêtir du masque de la vérité, comme les mœurs artificieuses se trahissent elles-mêmes dans la contenance & les discours des hypocrites qu'on soupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumières, fit que la lecture de l'éloquent Discours me mit dans une sorte de perplexité: Quel parti prendre, me suis-je dit? L'espé-

rance

rance de contribuer au bonheur général  
 de la Société, comme au mien propre,  
 d'être plus utile & plus agréable aux autres  
 & à moi-même; d'être enfin meilleur  
 que la nature seule ne m'avoit formé, est  
 le motif qui m'a soutenu jusqu'ici dans  
 l'étude des Sciences & des Arts; un pro-  
 jet si louable n'auroit-il fait illusion? Avec  
 le dessein de chercher le mieux-être, au-  
 rois-je pris exactement le chemin opposé?  
 Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à  
 dégrader les talens & les inclinations que  
 la simple nature m'avoit donnés. Si cela  
 est, j'apprends tous les jours, & je travaille  
 par-là tous les jours à me rendre pire que  
 je n'étois. Si cela est, je me propose de  
 donner de l'éducation à mes Enfans, & par-  
 là je trame une conspiration contre la So-  
 ciété, contre la Patrie, en formant un pro-  
 jet qui tend à la corruption de ses Sujets.  
 Grand Dieu! qu'ai-je fait, & dans quel  
 abîme allois-je précipiter les miens. Mal-  
 heur à ceux *qui ont brisé la porte des Scien-*  
*ces!* Allons, brûlons les Livres, oublions  
 A 3                      jus-

## 6 : P R E F A C E

Jusqu'à l'Art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau dessein mérite quelques réflexions; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténèbres & la barbarie? Cette action seule seroit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même.....

*Barbarus hic ego sum,*

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'assure que cette barbarie n'est qu'apparante, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la question.....

*quia non intelligor illis.*

J'avoue que j'avois déjà été fort surpris que ce Corps célèbre eût proposé cette question; car toute question proposée est censée problématique; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même Société, met le comble à mon étonnement, & m'en impose; à peine oser-je  
ex-



examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la juste défiance que j'ai de mes lumières. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des Membres du Sçavant Arcepape de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la légère; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suffrage, & elles décideront sans doute le mien. J'ai suivi ce projet, & j'ai reçu de mon illustre Correspondant la Lettre suivante.

„ Qui, Monsieur, j'ai été l'un des Ju-  
 „ ges du Discours qui a remporté le Prix  
 „ en 1750; mais non pas un de ceux qui  
 „ lui ont donné son suffrage. Loin d'avoir  
 „ pris ce dernier parti, j'ai été le zèle dé-  
 „ fenseur de l'opinion contraire, parce que  
 „ je pense que celle-ci a la vérité de son  
 „ côté, & que le vrai seul a droit de pré-  
 „ tendre à nos Lauriers. J'ai même poussé  
 „ le zèle jusqu'à apostiller le Discours par  
 „ des Notes critiques, dont la collection

„ est plus considérable que le texte même ;  
 „ j'ai cru que l'honneur de la vérité, celui  
 „ de toutes les Académies, & de la nôtre  
 „ particulièrement, l'exigeoient de moi ;  
 „ ces mêmes motifs m'engagent à vous en  
 „ envoyer la copie, & à vous permettre de  
 „ les rendre publiques. Dans cette vue,  
 „ j'ai lu l'Édition que l'Auteur en a faite,  
 „ & j'ai ajouté à mon manuscrit quelques  
 „ remarques nouvelles, auxquelles les addi-  
 „ tions ont donné lieu.

„ Ne perdez point de vue, s'il vous plaît,  
 „ Monsieur, que ce ne sont que des apostil-  
 „ les, des notes que je vous envoie, & non un  
 „ discours fleuri ; que mon dessein n'a jamais  
 „ été d'opposer éloquence à éloquence, para-  
 „ doxe à paradoxe ; j'aurois peut-être tenté  
 „ le premier en vain, & le dernier n'auroit  
 „ pas été de mon goût ; j'expose naturel-  
 „ lement à mes Confrères ce que je pen-  
 „ se d'une Pièce, dont je suis examina-  
 „ teur, en opposant, selon mes foibles  
 „ lumières, le raisonnement juste aux fi-  
 „ gures

DE LE DITEUR. 9

„gures oratoires, la vérité claire au para-  
„doxe. J'applaudis avec le Public au gé-  
„nie & aux talens de notre Auteur; mais  
„j'ose penser que sa Pièce n'est qu'un élé-  
„gant badinage, un jeu d'esprit, & que sa  
„these est fautive. Si je puis vous en con-  
„vaincre, j'ai gagné ma cause. Je préfé-  
„rerai toujours l'art d'éclairer & d'instrui-  
„re à celui d'amuser & de plaire, quand  
„il ne me sera pas possible de les réunir.  
„J'ai l'honneur d'être, &c.,

*A Dijon, ce 15. Août 1751.*

\* \* \*  
\* \* \* \* \*

La générosité de Mr. \*\*\* combla mes  
vœux; je m'applaudis du parti que j'avois  
pris; je dévorai ses notes; je m'y retrou-  
vai, pour ainsi dire, par-tout. Pour sen-  
tir combien cette conformité me flatte, il  
faudroit savoir tout ce que vaut Mr. \*\*\*  
Je suis persuadé que tous les amateurs des  
Sciences & des Arts, se trouveront aussi

A 5

flatés

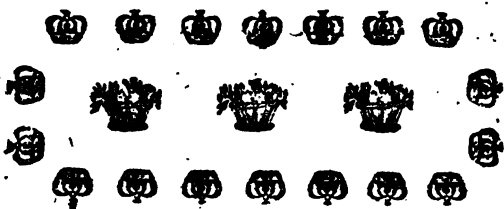
## 10 PREFACE DE *et.*

flatés que moi, & par les mêmes raisons de la lecture de ses Réflexions. J'usurai donc dans toute son étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier; ses motifs me paroissent aussi justes que ses remarques, Elles nous conservent enfin le droit si doux, si flatteur de penser avec Horace, que...  
*le Philosophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-dessus de lui....*

*Ad summam, sapiens uno minor est Joye, dixes,  
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum.*



RE-



## REFUTATION.

Decipimur specie recti.

... sunt certi denique fines,

Quos ultra, citraque nequit consistere rectum.

**L**e rétablissement -- qui ne s'en estime pas moins. L'Auteur est très-savant, & joue par conséquent ici un personnage feint

\* L'Epigraphe, *Decipimur specie recti*... choisie par l'Auteur de ce Discours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des sciences est une erreur; cette Epigraphe, dis-je, est la seule excuse qu'on puisse lui prêter à lui-même, encore n'est-elle pas fort bonne; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques distinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines*; qu'il y a de règles pour s'y conduire: & en vérité elles me paroissent si évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je soupçonne qu'il a moins été séduit par les simples apparences du vrai, que par l'espérance de les réaliser à nos yeux à force de génie.

feint & accommodé à la Scène. Mais en général, sur quel fondement un honnête homme qui ne sauroit rien, ne s'en estimerait-il pas moins ? Qui peut disconvenir que si cet honnête homme étoit savant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainsi il en seroit d'autant plus estimable ? Mais est-il bien vrai qu'on puisse être parfaitement honnête homme & parfaitement ignorant tout ensemble ? Ne faut-il pas au moins connoître ses devoirs pour les remplir ? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une saine morale ? Une science aussi essentielle que celle-ci vaut bien, ce me semble, qu'on ne la compte pas pour rien, & que celui qui la possède, ne se regarde pas comme un *homme qui ne sait rien*. Si l'Auteur entend par *ne savoir rien*, n'être point Géometre, Astronome, Physicien, Médecin, Jurisconsulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens ; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme ? Et qu'est-ce qu'un honnête-homme ignorant & sans talens ? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il consume les productions sans les mériter, un de ces hommes auxquels Horace fait dire...

*Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.*

Il y

Il y a bien loin de cet honnête homme-là à l'homme de bien vrai citoyen, qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les sciences, tous les Arts par lesquels il peut les servir, & par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

. . . *Quod. si.*

*Frigida curarum fomenta relinquere posses,  
Quò te cœlestis sapientia duceret, ives.  
Hoc opus, hoc studium, parvi properemus &  
ampli.*

*Si patria volumus, si nobis vivere cari.*

Horat. Epist. 3. l. 1. v. 25.

*Il sera difficile, -- ne m'ont point rebuté;*  
La solution de ce problème est rendue très-curieuse & très-intéressante par le génie supérieur & le style séduisant de l'Auteur; mais il n'a point concilié les contradictions qu'il sent lui-même.

*Ce n'est point la Science -- devant des hommes vertueux.* Défendre la vertu contre la science qu'on regarde comme incompatible avec la première, n'est-ce point maltraiter cette science? Et quand tout le Discours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertu & la science, comment peut-il composer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre *Docte*?  
Cetté

Cette distinction subtile ; par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans son procédé, n'est-elle pas des plus frivoles ?

*La probité est - - pour le sentiment de l'Orateur.* Le sentiment de l'Orateur, si je ne me trompe, fait la pièce principale de la constitution du Discours. Si le premier n'est point juste, l'autre ne sauroit être solide ; & un discours sans justesse & sans solidité a beau être séduisant, il n'aura point mon suffrage.

*Les Souverains - - juge en sa propre cause.* L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ses parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous souviendrons d'une chose qu'il a déjà oubliée, qui est que nous sommes gens de bien ; & par-là nous serons partisans contre la science, & des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci est contraire à la vertu.

### PREMIERE PARTIE.

*C'est un grand & beau spectacle - - depuis peu de générations.* Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand ; beau, merveilleux ;



leux; on peut ajouter hardiment sur cette seule description, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéose de l'esprit humain est encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la société, puisque notre Orateur recombait lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connaissance de l'homme, de sa nature, de ses devoirs & de sa fin.

*L'Europe -- que l'ignorance.* L'ignorance est donc déjà un état bien pitoyable; c'est pourtant là le sujet des éloges de cet Discours, la base de la probité & le grand ressort de la félicité, selon notre Auteur.

*Je ne fais quel jargon -- au sens commun.* La barbarie, l'état sauvage, la privation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du sens commun, puisque cette merveilleuse révolution les y a ramenés.

*Elle vint enfin du côté -- naturelle.* Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le style; défaut qui n'est peut-être aussi que trop naturel aux Écrivains de notre siècle. *Les Sciences suivirent les Lettres;* cela est très-naturel, comme semble: on apprend les langues; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les Sciences. *À l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment!

ment ! ne penseroit-on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres seroit-elle composée d'Écrivains Automates ? L'Auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la Science des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre, que des réflexions superficielles & légères, a été suivie de l'étude des Sciences abstraites, profondes, où les génies les plus transcendans trouvent de quoi épuiser leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juste.

*Et l'on commença - - leur approbation mutuelle.* Cet avantage du commerce des Muses est très-réel, & très-important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on emploie tous ses talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maîtresse, & souvenez-vous dans la suite de ce Discours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muses, l'homme devient l'amant de la société, & celle-ci sa maîtresse. Je crois qu'il

qu'il aura de la peine à concilier sa thèse avec ces principes qui sont très-bons.

*L'esprit a ses besoins, - - dont ils sont chargés.* Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts soient de pur agrément. Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer; de telles chaînes, partout où elles se trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

*Étouffent en eux - - des Peuples policés.* Loin que les Sciences étouffent en nous le sentiment de la liberté originelle, c'est elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'esclavage est le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raison du plus Fort*, suite inévitable de la *Barbarie*. Mais c'est déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le représenter comme une bête féroce à demi-apprivoisée, comme un esclave sans sentimens pour sa *liberté originelle*, & assujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant sa stupidité est extrême. L'homme policé est celui que les lumières de la raison & de la morale ont convaincu que les loix & la subordination établies dans un Etat ont

pour principe l'équité, & pour but sa propre félicité & celle de ses pareils. Persuadé de ces vérités, il est le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé son suffrage, & qui font sa sûreté & son bonheur. Une société d'hommes qui pensent & qui agissent ainsi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé*.

Il y a toujours dans les Sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumières, ni la raison, ni l'éducation nécessaires pour ressembler à l'homme sociable que je viens de décrire; ce sont - là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que sous un joug; mais on voit que ces hommes féroces sont ceux de notre espèce qu'on n'a pu apprivoiser; c'est la partie non policée du peuple, & celle que le reste de la société est intéressée à retenir dans une sorte d'esclavage. C'est cet esclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé; esclave qui est précisément cette portion honteuse de l'humanité; qui est sans aucune des vertus sociales, sans aucune des qualités d'un Peuple policé.

*Le besoin - les Arts les ont affermis.* Le besoin & la raison ont élevé les Thrônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui sont à leur tour le thrône de la raison,

son, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raison & de la justice, tant sur le Souverain que sur les Sujets.

*Puissances de la Terre -- Heureux esclaves.* L'Auteur sacrifie toujours la justice à l'agrément & à la nouveauté. Le trône d'un Peuple policé n'en fait point des esclaves, mais des pupilles heureux sous la tutelle d'un Pere tendre.

*Vous leur devez -- de toutes les vertus sans en avoir aucune.* C'est ici que notre Orateur commence à lever le masque. Il veut que la douceur du caractère, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne soient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, occupés du désir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique soin est de les tromper; là, nous étions les amans de la société, ici nous sommes de ces amans suborneurs & perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, & dont le cœur scélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortuné assez foible pour en être la dupe. Le portrait n'est pas flateur, mais est-il vrai, c'est ce que nous allons examiner en suivant l'Auteur.

*C'est par cette sorte de politesse -- le commerce du monde.* La décence est déjà

une espèce de vertu, ou tout au moins un ornement à la véritable vertu quand on la possède, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

*Si nos maximes nous servoient de regles.*

On veut dire si notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive souvent sans doute, qu'elle n'y est pas conforme; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t'il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux Ignorans, aux Rustres, aux Barbares?

*Si la véritable Philosophie - - du titre de Philosophe!* Par la même raison il y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de philosophie!

*Mais tant de qualités - - en si grande pompe.* S'il y a de la pompe ici, c'est dans le Discours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le titre de Philosophe, qui décorent l'homme sage, vertueux & simple tout ensemble.

D'ailleurs... *aut virtus nomen inane est,*

*Aut decus & pretium rectè petit experiens*

*uir. Horat. Epist.*

L'Au-

L'Auteur du Discours voudroit - il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *Titre* de grand Orateur, & à la *pompe* d'une victoire sur tous ses concurrens.

*La richesse de la parure - - se reconnoît à d'autres marques.* Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un & l'autre peut - être paré & élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

*C'est sous l'habit rustique - - la vigueur du corps.* Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal passer leur tems aux plus rustiques Laboureurs : La dorure des habits n'ôte ni la santé ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

*La parure - - qui se plaît à combattre nud.* L'homme de bien est un brave prêt à combattre sous toutes les formes que le hasard ou le sort le forceront de prendre, nud, bien paré, mal équipé; tous ces accessoires lui sont indifférens.

*Il méprise tous ces vils ornemens - - qui diffornent.* Il est des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus sûre & plus brillante. Le sage ne les

néglige pas contre le vice & l'erreur; il se plie aux circonstances, aux tems, pour en supporter ou en rectifier les événemens; il s'accommode à ce que les mœurs de son siècle ont de décent, pour mieux réussir à corriger ce qu'elles ont de defectueux; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

*Omnia Aristippum decuit color, Et status  
Et res.*

- *Avant que l'Art eût -- épargné bien des vices.* Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le sont, par la raison que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis, se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface, & encore deux frères, seuls maîtres de l'Univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un Dieu préside à la première peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté; le crime se multiplie avec les hommes; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Être souverainement bon, infiniment sage, se repent



répent d'avoir créé une race aussi perverse, & ne fait de meilleur remède aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse & exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumières des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'Histoire de cette race ; quelques siècles après ce châtement terrible, nous la retrouverons bien-tôt aussi criminelle qu'auparavant ; nous la trouverons escaladant le Ciel même, & se révoltant en quelque sorte contre son Auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bien-tôt l'adroît & robuste Nembrod lève l'étandard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ces frères, qui ne sont ni si forts ni si méchans que lui, autant d'Esclaves & de Ministres de ses passions & de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime & pour le crime, succombent des Nations entières, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entière livrée à ces leçons de barbarie ; chaque particulier

B 4

devient

devient un Nembroë, s'il le peut; les Nations conjurées contre les Nations s'entre-gorgent ou se chargent de chaînes; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'éroulent, d'eux-mêmes le lendemain; ils cèdent au tumulte & au torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé & plus impétueux qu'une mer en fureur? Dieu Tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entière en proie à tant d'horreur? Je vois votre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre humain, le jouet & l'esclave de l'autre. Que fait votre sagesse infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers? Elle fait naître ces hommes rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumière, vous ouvrez vos trésors à ces âmes choisies; les Sciences, les Arts, l'urbanité, la raison & la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, & se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, & font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumières, & que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissoit point; elle est étonnée elle-même de ce prodige;

ge; elle en déifie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin dont les accords inspirent aux Lions, aux Tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des sentimens d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant & profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un Peuple doux, sociable & policé. C'est un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes, & former l'enceinte d'une Ville. \* Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Égypte & de la Grèce ont fait jadis; ceux qu'ont vu naître les regnes des Augustes, des Médicis, des François I, des Louis XIV, l'ont répété dans les siècles postérieurs. De-là sont sortis ces grands ressorts de la sage po-

B 5

liti.

- \* Avant que la raison s'expliquant par la voix,  
 Eût instruit les humains, eût enseigné des Loix:  
 Tous les hommes suivoient la grossière nature;  
 Dispersés dans les bois couroient à la pâture.  
 La force tenoit lieu de Droit & d'Équité

litique, ces alliances raisonnées & salutaires, cette balance de l'Europe, le soutien des Etats qui la composent. Enfin les Sages de l'Orient n'avoient été que des Législateurs

Le meurtre s'exerçoit avec impunité,

Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse

De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;

Rassembla les Humains dans les forêts épars,

Enferma les Cités de murs & de remparts ;

De l'aspect du supplice effraya l'insolence,

Et sous l'appui des Loix mit la foible innocence.

Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.

De-là sont nés ces bruits reçus dans l'Univers,

Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,

Les Tigres amollis dépouilloient leur audace :

Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,

Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient,

L'Harmonie en naissant produisit ces miracles. \*

*Boil, art. poët. ch. IV,*

\* *Siluestres homines sacer, interpresque Deorum*

*Cadibus & victu fædo deterrant Orpheus.*

*Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque*

*leones.*

lateurs des Peuples ; ceux de l'Occident ont poussé les progrès de la sagesse jusqu'à devenir les Législateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun siècle n'a poussé si loint les Sciences & les Arts, & par conséquent la raison & la sagesse.

Dans tous les siècles néanmoins ces chaînes si salutaires & si raisonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, se sont souvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, si tout un peuple étoit savant, si tous les Rois étoient Philosophes. Quelque éclairé, quelque policé que soit un État, le Philosophe y est beaucoup plus rare, - que ne sont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'opposent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée: Les peuples sont ces flots impétueux qui renversent quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils soutiennent; & malheureusement les Rois eux-mêmes sont quelquefois peuple en cette partie.

Mais

*Dicitur & Amphion Thebanis conditor  
arcis,*

*Saxa movere sono restudinis, & prece  
blanda*

*Ducere quò vellet, Fuit hæc sapientia, &c.*

*Hor. art. poet. v. 391.*

Mais avons-nous besoin de remonter aux premiers siècles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes instruits, policés, sont meilleurs ? N'avons-nous pas actuellement sur la terre dans nos climats même des échantillons des hommes de toutes les espèces. Dites-moi, je vous prie, illustre Orateur, est-ce dans des Royaumes où fleurissent les Universités & les Académies, qu'on rencontre la galante Nation des Anthropophages, ce peuple plein d'humanité & de sentiment, chez lesquels les enfans sont honorés pour avoir bien battu leurs meres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un devoir envers les parens chargés d'années, de les laisser mourir de faim ? \* N'allois

\* Nous ne voyons point la galante Nation des Anthropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Rafats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes, & en empêchent sans doute un grand nombre ; tandis que de massacrer & de manger des hommes est une coutume, une loi de la Nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous ; la férocité est un vice à l'unifon chez tous les Anthropophages : nos

lons pas chercher si loin des exemples de la barbarie & du vice attaché aux ténèbres de l'ignorance ; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes Villes. Que trente jeunes Payfans de différens Villages de la Thiérache, ou de la Bretagne, &c. se trouvent rassem-

scélérats sont abhorrés, on les fait dès qu'on les connoît, & ils expirent dans les supplices. Les Anthropophages font toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & sont applaudis de leurs Compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerrière, & il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'Empire des Lettres & des Beaux - Arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerrière, par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espèce d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Anthropophages & des Hotentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, & par le seul plaisir d'être cruels.

## 30 REFUTATION

rassemblés à une fête de Village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossiereté passionnée & farouche de ces trente rustres, que vous n'en aurez dans cent Bals de l'Opera qui rassembleront cinq cent personnes; que vous n'en aurez en trois mois dans une Ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une Ferme une Terre dans ces Cantons policés? votre Fermier en est autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il est vrai, le contenu de votre Bail, mais il ne vous laisse pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens passent de pere en fils aux descendans du Fermier comme à ceux du Propriétaire, & si vous vous avisez de trouver que vous êtes le maître d'en disposer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne sera pas assez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier assassiné. Vous êtes en France, les Loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réside & ne trouve de défense que dans un Etat bien policé, & que vous seriez perdu sans ressources, si votre terre étoit placée dans des climats où les Loix sont inconnues, excepté celles des passions & de



de la violence; si enſin vous étiez dans ces premiers ſiècles où la nature ſeule gouvernoit les hommes; vrais ſiècles de fer, quoiqu'en diſent la Fable & les Poètes ſes Miniſtres.

Tel eſt l'abrégé très-ſuccinct des preuves que l'Histoire des ſiècles paſſés, & celle de nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaiſon néceſſaire de la vertu, de la raiſon avec les Sciences, les Arts, l'urbanité: mais quand l'Histoire n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes Phyſiques de ces choſes mêmes, dans leur nature, de quoi prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre?

La propre conſtitution de l'homme le rend ſujet à mille beſoins. Il a des ſens qui l'en avertiſſent, & chacune de ſes ſenſations de beſoins eſt accompagnée d'une action de la volonté, d'un deſir d'autant plus violent que le beſoin en eſt plus grand, ou l'organe qui en inſtruit, plus ſenſible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les reſſorts du mouvement de la machine propres à ſatisfaire les beſoins, à remplir les deſirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une ſuite d'effets auſſi attachés à ſon méchanisme, que l'eſt à celui d'une

d'une Pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu est son unique objet, l'unique fin à la quelle cet individu rapporte toutes ses actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il seroit à même de se contenter, sans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y opposer ou s'en plaindre; mais dès que l'objet de ses desirs se trouve partagé entre plusieurs hommes, il arrive souvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en passer, ou qu'il le ravisse à celui qui le possède. Qu'est-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, & de plus pressé que de se satisfaire; elle lui dit très-positivement que, si le possesseur de l'objet désiré est plus foible, il faut le lui ravir sans façon; & que s'il est capable d'une résistance qui rende l'acquisition douteuse, il faut y suppléer par l'art, lui tendre une embuscade, ou imaginer un arc & une flèche qui l'atteigne de loin, & qui nous dé fasse de l'inquiétude où nous met ce desir, ou la crainte d'être troublé dans la possession de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainsi parle la nature; ainsi a-t'elle conduit les premiers hommes; ainsi a-t'elle produit ces siècles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raison enfin pour sauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle se plongeoit ? Ecoute, a-t'elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voisin un bien qui est à lui ; mais que penserois-tu, s'il te ravissoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autorisé à faire contre lui ce que tu serois bien fâché qu'il fit contre toi ? Et qui t'a dit que son autre voisin ne se joindra point à lui pour te punir de ta violence ? Reprime donc un desir injuste, & qui peut avoir des suites funestes pour toi-même. Ne desire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux, employes tes talens à te défendre & non à attaquer : employes-les à défendre tes voisins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur , leur chef ; & tu auras d'eux, par cette voie généreuse, & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pu leur ravir qu'avec injustice, & en essuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un second ; toi qui joins au génie un caractère laborieux, je t'ai vû construire ta cabane avec plus d'adresse & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voisin, qui

*Seconde Tame.* C n'a

n'a pas l'adresse de s'en construire une ? Il est meilleur chasseur que toi, il fournira abondamment à des besoins que tu as peine à satisfaire, & il te payera encore de sa reconnoissance & de son amitié. Tu dors, dit-elle à un troisième, & tu imites ton troupeau rassasié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour ; je te connois capable des plus vastes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux sur ces astres brillans dont le ciel est paré dans cette belle nuit ? Reconnois-les, observes leurs cours, tires-en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'Univers, & de déterminer l'année, les saisons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, & l'objet de leurs hommages & de leurs tributs. Que fais-tu pareilleux, dit-elle à un quatrième ? tu es ingénieux, & tu passes les journées entières dans l'oïfiveté & la rêverie. Prends-moi ce roseau, vuides-en la moëlle, perces-y des trous, souffle contre le premier, & remue avec art les doigts sur les autres, tu vas produire des sons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée ; ravis de t'entendre, ils t'estimeront par-dessus les autres, & il n'y a point de présens qu'ils ne te fassent pour t'engager à leur procurer ce plaisir. Vois-tu, dit-elle à un

un cinquième, ce que viennent de faire tes voisins pour le bien général de l'habitation? Quelle émulation, & quelle estime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union résulte des services mutuels qu'ils se rendent, ou des plaisirs qu'ils se font par - là? Quelle sûreté produit dans cette union cette estime, cette amitié réciproque, & l'équité dont se piquent la plupart de ses membres? Toi qui sans mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus sages & des plus éloquents de l'habitation, persuades-leur à tous de se faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui s'en écarteront, & d'exalter par des honneurs & des récompenses les hommes vertueux & habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainsi parla la raison; ainsi le génie, en prenant l'essor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais sans cette raison, premier effort du génie, que devenoit la Vertu? Sans l'éducation, sans la culture des Sciences & des Arts, que déviennent les mœurs? Quels sont les objets essentiels de cette éducation? Que mon Orateur me suive ici, & qu'il

n'étude pas la question par le brillant de ses sophismes; ne sont-ce pas nos devoirs envers l'Être Suprême & envers le prochain? C'est à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'est sur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation: ils croîtront donc, non seulement bien instruits, mais encore convaincus de la nécessité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient-ils pas, dès-qu'ils en sont bien convaincus? Comment feroient-ils faux bond à la vertu, à la probité qu'ils estiment, qu'ils aiment & qu'ils révèrent? Et s'il en est encore quelques-uns, dont la nature perverse, malgré tant de circonstances propres à les ranger sous l'étendard de l'honneur, les engage à se dégrader, à se livrer au vice, que n'eussent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'eussent-ils pas été, s'ils eussent manqué de tous ces secours, de l'éducation & des Lettres?\*

*Aujourd'hui*

\* Vous faites faire, dira quelqu'un... aux Sciences, aux Arts, à la raison, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puisque vous leur attribuez même ce premier principe si simple, *alteri nē feceris quod tibi fieri non vis.*

Qu'entend-t'on par la loi naturelle? Sont-ce les instincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi na-

*Aujourd'hui -- jetés dans un même moule.*  
Tant mieux si la forme est bonne.

C. 3.

Sans

turelle ne nous dicte que de satisfaire nos desirs, quelqu'effrenés qu'ils soient, qu'elle est le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire à la raison, aux Sciences & aux Arts, ainsi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de se chérir réciproquement? alors je soutiens que cette loi est une suite de la réflexion & de l'expérience; que c'est une loi naturelle réduite en Art, en Science, par des raisonnemens qui nous font voir que l'empire sur nos passions, la privation de plusieurs de nos desirs, nous sont souvent plus avantageux que la jouissance illégitime des biens désirés & que quand même nous n'y trouverions pas notre avantage, la justice exigeroit de nous que nous agissions ainsi. Or, ces progrès de la raison vers l'équité, sont les premiers fondemens qu'elle a jetés de la Morale, ils sont déjà un commencement du grand art de se conduire parmi les autres hommes; mais cette science qui tend au bien de la société, contrarie en même tems les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t'on tant d'estime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuses, par lesquelles des particuliers se sont sacrifiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'est que

*Sans cesse la politesse -- propre génie. On fait fort bien de ne pas suivre son propre génie, quand il est conforme à une nature*

toutes ces belles actions ne sont pas dans la simple nature ; c'est que pour en former le projet, le système, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthousiasme, pour renoncer à ses propres intérêts & leur préférer celui de ses amis, de ses citoyens, de sa patrie. Qu'est-ce que la générosité, sinon ce sacrifice de son bien particulier à celui des autres ? Or, tous ces procédés sont supérieurs à la loi purement naturelle, supérieurs à ces instincts dont nous parlions tout à l'heure ; c'est même par cette raison & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes fassent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainsi, quand on dit communément, que ce principe *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fit*, est une loi naturelle ; on entend que c'est la première conséquence que la raison a tirée de ses réflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la science de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumières de la révélation ; mais cette Morale est vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuse révolution arrivée dans le genre humain.



te perverse; alors on doit prendre pour règles les reformes qu'y ont fait faire les réflexions des sages; mais quand on possède un bon génie, on peut hardiment se donner carrière: on se fera tout à la fois & admirer & aimer.

*On n'ose plus paroître ce qu'on est.* Oh! nous y voilà: on est naturellement méchant; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous sommes honteux de sentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort est un premier pas à la vertu; *Initium sapientia timor Domini*; & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant sans honte & fort ouvertement. Plus il sera honteux d'être vicieux, moins il succombera; & plus il aura eu d'éducation, toutes choses égales d'ailleurs, plus cette honte sera grande, & moins il osera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des Sciences, des Arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur, le point d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir despotique & souvent salutaire, gouverne tous les Peuples civilisés, ce

grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or ce frein le plus puissant, le plus universel contre les actions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdrait la vie plutôt, que la réputation qui lui fait donner cette épithète, & que ceux qui l'ont perdue, cachent encore avec soin leurs faiblesses? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature, & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à se laisser aller au torrent de ses passions; au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des règles de morale divine & humaine sur cet article, & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumières & les préceptes de cette morale.

Ce point d'honneur; ce frein plus général que la religion même, & qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et

*Et dans cette contrainte -- qu'il eût été  
essentiel de le connoître.* Qui est-ce qui  
est la dupe des politesses que l'usage a éta-  
blies, & qui les confondra avec les of-  
fres sincères de services que vous fait un  
ami? La simple urbanité & l'urbanité échauf-  
fée par une amitié vive & sincère, ont  
des tons si différens, que le moins versé  
dans le commerce du monde ne s'y méprend  
pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer  
le personnage de celui-ci, n'est guères plus  
difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrass-  
sant de distinguer une coquette d'une vé-  
ritable amante. Au reste, si les hommes se  
trahissent dans un siècle où l'éducation,  
l'honneur & les sentimens regnent plus  
que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre  
dans les siècles d'ignorance & de barba-  
rie? Croit-on que les hommes plus vici-  
eux alors aient été moins malins, moins  
trompeurs, parce qu'ils étoient moins sa-  
vans? c'est une erreur très-grossière que  
de croire que les Sciences & les Arts ren-  
dent les hommes plus fins, plus artifici-  
eux. Je pourrois citer cent traits de la  
plus naïve simplicité pris dans les plus  
grands hommes, depuis La Fontaine jusqu'à  
Newton. Celui qui raconte avec tant  
d'art les fourberies du Renard & du Loup,  
ne garde pour lui que la simplicité de

L'Agneau. Celui dont la sagacité étonne l'univers, quand il s'agit de sonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumière, de lui extorquer ses secrets par des ruses physiques aussi fines que cette matière est subtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité rustique qui se trouve primée par la frivolité même. L'Agile des Académies devient le butor des cercles. Ce sera bien pis, s'il est question de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les finances, les stratagèmes qui font partie de cet art si connu du commun des hommes. J'ose avancer sans crainte d'être contredit par aucun homme raisonnable, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes transcendans, va être le jouet d'un Rustre Bas-Normand ou Manceau, & la raison en est aussi simple qu'eux; leur sublime génie est entièrement occupé des sujets qui leur sont proportionnés; il n'est jamais descendu dans ces petits détails des usages & des affaires de la vie commune; il en ignore tous les réplis, tous les petits détours, dont le Rustre a fait son unique étude.

S'il est donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'est

C'est que le plus grand nombre des membres de la société, préfère la science du monde, de ses manières, de ses ruses, de ses intérêts à la science de la nature & des beaux arts; & pourquoi dans cette société, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus séduisante, passe-t-elle pour la plus artificieuse? C'est que par son genre de vie elle est la moins instruite, la moins savante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes savantes, qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoissances, qu'elles s'y appliquent; quoi de plus aimable & de plus sûr tout à la fois que leur commerce? Si donc vous cherchez de l'artifice, adressez-vous dans les deux sexes à cette partie frivole, dont l'éducation aussi futile qu'elle, n'admet aucune science, aucun art solide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les savans, parmi les gens livrés en entier aux beaux arts; ou, s'il est possible qu'il s'en trouve, ce sera un entre dix mille, que n'aura pas préservé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

*Quel*

*Quel cortège de vices -- aux lumières de notre siècle.* Nous venons de répondre à cette déclamation.

*On ne profanera plus -- on le calomniara avec adresse.* Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens polis, lettrés, ne sont pas capables *d'outrager grossièrement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la dissimulation, la calomnie adroite, la fourberie, font le partage de cette partie civilisée.

C'est déjà un grand avantage pour la société que les Lettres aient extirpé les vices grossiers ; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importants se sont multipliés & ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t'on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des paysans, &c. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe ? Ce sont-là de belles bagatelles pour des scélérats capables de tremper leurs mains dans le sang humain. Convenons donc que la partie grossière des hommes de ce siècle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante ; & nous concevrons que quand tout le genre humain étoit sauvage, barbare, pire en-

. core

core que la grossière espèce dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

*Les baines nationales s'éteindront -- que leur artificieuse simplicité.* Notre Orateur copie ici le Misantrope de Moliere: il ne lui manque plus que de dire avec lui...

*J'entre en une humeur noire, en un chagrin  
profond,*

*Quand je vois vivre entr'eux les hommes com-  
me ils font ;*

*Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,  
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;  
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, Et mon dessein  
Est de rompre en visière à tout le genre hu-  
main.*

Nous lui répondrons avec Ariste...

*Ce chagrin Philosophe est un peu trop sau-  
vage,*

*Je ris des noirs accès-où je vous envisage.*

*Telle est la pureté -- devineroit exactement  
de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.*  
Un Sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, & qui croiroit bonnement que tout le monde est son serviteur, parce que tout le monde le  
lui

lui dir, seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi les honnêtes *seuilliers*. Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans la Nation barbare, quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la sûreté, les besoins & les commodités de la vie, pour l'amusement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la misère affreuse de ses compatriotes exposés aux injures de toutes les saisons, vivans de chasse, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, quand le hazard & la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence, cette police admirable qui met le Foible & l'Orphelin à l'abri des violences du plus Fort & du plus Méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services réciproques, comme le dit si élégamment notre Orateur; quand il seroit, dis-je, en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages, alors il se croiroit transporté dans le se-  
jour



jour des Dieux, & il le seroit en effet, par comparaison avec son premier état.

*Où il n'y a nul effet - nos Arts se sont avancés à la perfection.* On dit aller à la perfection, & non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien *s'avancer vers la perfection*: comme on dit, *aller à Paris*, & non pas *s'avancer à Paris*, mais bien *s'avancer vers Paris*; & la raison en est simple, c'est que celui qui va à un lieu, est censé l'atteindre, aller jusques-là? au lieu que celui qui s'avance vers quelque chose, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en rester là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de si près, j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette & plus forte; mais un Orateur doit être scrupuleux sur la langue.

*Dira-t-on que c'est un malheur - & dans tous les lieux.* Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur ose soutenir; suivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes & aussi fausses.

*Voyez l'Egypte - & ensuite des Turcs.* Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus faible. Cette  
preuve

preuve au contraire ramencée à la vérité nous apprend que l'Égypte conquérante est l'Égypte barbare & féroce ; que l'Égypte conquise est l'Égypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t'il là qui ne soit conforme à la nature & à notre thèse ? N'est-il pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs....

*Que la Férocité terrasse la Vertu.*

*Voyez la Grèce - - que le luxe & les Arts avoient enervé. Enervé, passé, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'ose le défier de prouver.*

*C'est au tems des Ennius - - le titre d'Arbitre du bon goût. Tout le monde sait que Rome doit son origine à une troupe de Brigands rassemblés par le privilège de l'impunité, dans l'enceinte formée par son Fondateur. Voilà le germe des Conquerans de la terre, objet des éloges de ce discours, en voilà l'échantillon ; des scélérats réunis par le crime & pour le crime. Je conseille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer,*  
dis-je,

dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

*Que dirai-je de cette Métropole -- peut-être par sagesse que par barbarie.* Voilà un peut-être bien prudent, & bien nécessaire à cette phrase; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, aient refusé avec connoissance de cause d'admettre les Sciences chez eux? Ils n'avoient pas lu le discours de notre Orateur.

*Tout ce que la débauche -- les Lumières dont notre siècle se glorifie.* Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un Peuple peut-il être savant dans le Royaume où les Sciences sont le plus cultivées? Tous les hommes ont-ils des mœurs dans les Etats où la Morale la plus pure regne avec le plus de vigueur? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat, est toujours privée de la belle éducation; & il est, sans doute, encore parmi l'autre, des natures assez rebelles pour conserver leurs passions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un siècle éclairé, policé, est plus frappé qu'un autre de ces Anecdotes honteuses au genre-humain. Il est fécond en Historiens qui ne manquent pas

de les transmettre à la postérité; mais combien de mille volumes contre un, n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siècles barbares, dans les siècles de fer, s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des Spectateurs, gens de probité, & en état d'écrire.

*Mais pourquoi chercher -- livres & invincibles. Epurer les mœurs, & donner ce que l'Auteur entend ici par courage, sont deux choses tout-à-fait différentes, & peut-être même opposées.*

La valeur guerrière est de deux sortes; l'une que j'appellerai avec l'Auteur *courage*, à son principe dans les passions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps; celle-ci nous est donnée par la nature, c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneuil; le propre nom de ce courage est la *féroceité*, & il est par conséquent un vice. La valeur guerrière de la deuxième espèce, & celle qui mérite vraiment le nom de *Valeur*; est la vertu d'une ame grande & éclairée tout ensemble, qui pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessité, & de la possibilité de la défendre, & la croyant supérieure aux avantages de sa vie particulière, expose celle-ci pour obtenir l'autre, en faisant servir

toutes

toutes les lumières au choix des moyens prudents qui conduisent à son but. Le courage féroce est la valeur ordinaire du Soldat ; c'est un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui sera d'autant plus violent, d'autant plus puissant, que les passions seront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées ; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il sera barbare. Voilà pourquoi les Rustres des provinces éloignées du centre d'un état policé, & les Montagnards sont plus courageux que les Artisans des grandes villes. Il est hors de doute que la culture des Sciences & des Arts éteint cette espèce de courage, cette férocité ; parce que la soumission, la subordination perpétuelle qu'impose l'éducation, la Morale qui dompte les passions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu ; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon soldat. L'Art de raisonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrières, si le soldat y raisonnoit aussi juste que l'âne de la Fable...

Et que m'importe à qui je sois ?

*Battez-vous, & ne laissez paître :*

Notre ennemi, c'est notre maître,  
Je vous le dis en bon François.

*La Fontaine, Fabl. s. l. VI.*

Rois de la terre, dont la sagesse doit employer utilement jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir; quelque protection que vous accordiez aux sciences & aux arts; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes & de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-saines, & prises dans la nature; il résulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé, une armée toute composée de Bourgeois, d'Artisans, de Grammairiens, de Rhéteurs, de Musiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'A-

cade-

academiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-polices ont opposé aux incursions des Barbares; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raisonnables, de gens qui disent . . .

Est un grand fou qui de la vie  
 Fait le plus petit de ses soins,  
 Aussitôt qu'on nous l'a ravie,  
 Nous en valons de moitié moins.

. . . . .  
 Par ma foi c'est bien peu de chose  
 Qu'un demi Dieu quand il est mort,  
 Du moment que la fiere Parque  
 Nous a fait entrer dans la barque,  
 Où l'on ne reçoit point le corps;  
 Et la gloire & la renommée  
 Ne sont que songe & que fumée,  
 Et ne vont point jusques aux morts.

*Voiture, tom. 2.*

Au moins nous serons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches d'force de savoir & de politesse, n'en étoient

pas moins remplis de raison, d'honnêteté & de vertu, jusqu'à ce que l'Auteur du Discours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnête-homme & poltron.

*Mais s'il n'y a point de vice - - pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre.* \* L'Auteur confond par-tout la vertu guerrière du Soldat, la ferocité avec la véritable vertu, la probité, la justice. En suivant ses principes, on croiroit les soldats plus vertueux que leurs Officiers; les paysans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injustice, de voir que nos tribunaux ne sont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne présume pas que le Discours de notre Orateur fasse reformer ces dénominations universellement reçues, & vraisemblablement bien fondées, par lesquelles on distingue communément les hommes de la société en deux classes; l'une sans naissance, sans éducation, & qu'en conséquence on désigne par des épithètes qui marquent qu'elle a peu de sentimens, peu d'honneur & de probité; l'autre bien née & instruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raison on regarde comme la classe des *bonnêtes gens*.

\* Je n'ai pas parlé de ces Nations heureuses  
-- ils



... ils ne portent point de chaînes ! Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des désordres que cause l'art de polir les nations, & d'y établir l'harmonie ; on fait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que Montagne nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable

Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

*Boileau, art Poëtiq.*

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bien-tôt dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature*, de *simple nature*, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le règne d'Astrée, les mœurs du siècle d'or, sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées ; c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature que la race humaine toute brute soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déjà prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déjà fort ample donnée sur cet article. Toute la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelles, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, sont plus grands que

ceux d'aujourd'hui. Pose croire encore plus juste l'application de cette analogie à notre question, & qu'on peut assurer qu'elle se réduit à savoir, si les productions de la terre sans culture, sont préférables à celles qu'elle fournit lorsqu'elle est bien cultivée. Qu'est-ce que la pure nature, la simple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général? Que sont-ils dans cet état? Des sauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à servir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer sur ces sauvageons de ces espèces heureuses qui étoient sans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expositions, les élaguer, les élever de certaines superfluités, de certaines parties nuisibles; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines saisons. Je ne crois pas qu'il se trouve de mortel qui ose dire que toutes ces parties de l'agriculture ne sont pas utiles, nécessaires à la production & à la perfection des fruits de la terre\*;

re\* ; comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables pour avancer, que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'esprit & du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchissez, vous viendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres, si l'on peut dire ; ceux-là, dis-je, ont encore besoin de culture, ou au moins on ne sauroit nier, qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capab-

D 5

les,

\* *Quod nisi & assiduis terram insectabere rustris,*

*Et sonitu terrebis quæ & raris opaci*

*Falce premeas umbras, vorisque vocaberis imbrent;*

*Hæc, magnum alterius frustra spectabis acer-*  
*vum;*

*Concussa que famem in silvis solabere querent.*

Virgil. georg. l. i. v. 155.

les, plus utiles, s'ils sont cultivés par les Sciences & les Arts, comme l'arbre du meilleur *acabis* devient plus fertile & plus excellent encore, s'il est placé dans le terrain qui lui est plus convenable, dans l'espallier le mieux exposé, & s'il est, pour ainsi dire, traité par le jardinier le plus habile.

Fortes creantur fortibus & bonis.

Doctrina sed vim promovet insitam,

Rectique cultus pectora roborant.

*Horat. od. IV. L. IV.*

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres & le jugement méritent des égards. „ J'avoue dit Ci-  
 „ ceron, qu'il y a eu plusieurs hommes d'un  
 „ mérite supérieur, sans science, & par la  
 „ seule force de leur naturel presque divin;  
 „ J'ajouterai même, qu'un bon naturel sans  
 „ la science, a plus souvent réüssi que la  
 „ science sans un bon naturel; mais je sou-  
 „ tiens aussi, que quand à un excellent na-  
 „ turel on joint la science, la culture, il en  
 „ résulte ordinairement un homme d'un  
 „ mérite tout-à-fait supérieur. Tels ont  
 „ été, ajoute-t'il, Scipion l'Africain, Lælius,  
 „ les très-Savant Cæron l'ancien, &c. qui ne  
 „ se seroient point avisés de développer leurs  
 „ vertus par la culture des sciences, s'ils n'a-  
 „ voient

voient été bien persuadés qu'elle les conduisoit à cette fin louable. \*

. . . . . *Alterius sic*

*Altera postit opem res, & conjurat amice,*

Horat. art poët. v. 409.

Ce n'est point par stupidité - - à dédaigner leur doctrine. On est tenté de croire que l'Auteur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les Médecins

\* *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrinâ, naturæ ipsius habitu propè divino, per se ipsos & moderatos & graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sapiens ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quàm sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cum ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quaedam, confirmatioque doctrinæ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines & constantissimos: ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Cæcilium illum senem; qui profectò, si nihil ad percipiendam, codendamque virtutem literis adjuvarentur, nunquam se earum studium contulissent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. II, ex edit. Glasg.

cins est bonne à joindre au Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal intégre des Athéniens; c'étoit donc dans les accès de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté sérieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades & les insultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Passeroit-on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiades & Themistocles les plus grands hommes de la Grèce étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort? Qu'Ariftide, surnommé *le Juste, le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valere Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni? Ces trames séditionnelles, ces bourasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, & l'étourderie sont les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite supérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Ariftide, dit ce Sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit? Rien, lui répond le Conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuye de l'entendre toujours appeller *le Juste*. Voilà

là de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

*Oublierois-je que ce fut -- & les Artistes, les Sciences & les Savans.* Le but de Licurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parcé qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les loix de Sparte visôient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendresse naturelle, en les accoutumant à faire perir leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés malfaits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates ! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les faisoient élever dans les Ecoles publiques où ils les instruisoient à être voleurs & à expirer sous les coups de fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illustre Cartouche, ce Licurgue des scélerats de Paris, donner à ses sujets des leçons d'adresse dans son art, & de patience dans les tortures qui les attendent ? *O Sparte ! ô opprobre éternel de l'humanité ! Pourquoi t'occupes-tu à trans-*

à transformer les hommes en tigres? Ta politique digne des Titans tes Fondateurs, \* se donne des soldats! D'où vient donc les Athéniens tes voisins si humains, si polis c'ont-ils battu tant de fois? D'où vient as-tu recours à eux dans les incursions des Perses? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général? Insensé, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne saurois mettre tes Chefs en parallèle avec les deux Aristomènes, les Alcibiades, les Aristides, les Themistocles, les Cimons, &c. enfans d'Athènes, enfans des beaux Arts, & les principaux Auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Grèce. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement les exploits, que le Général fait le soldat, & que le hazard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des nations surprises & sans discipline (a). Mais ce heros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous subjugués, & avec vous ces Perses, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que

VOUS

\* Selon le Père Pezron.

(a) Le Czar Pierre I. est une preuve récente de cette vérité.



vous ne connoissiez pas, & jusques aux Scythes si renommés pour leur ignorance, leur rusticité & leur bravoure; ce conquérant aussi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous? Etoit-il un disciple de Licurgue; Non, certes, la férocité n'est pas capable d'une si grande élévation d'ame, elle est réservée à l'Eleve d'Homere & d'Aristote, au Protecteur des Appelles & des Phidias; comme on voit dans notre siècle qu'elle est encore annexée aux Princes élèves des Descartes, des Newtons, des Volfs; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies; aux Princes amis des Savans, & Savans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle désavoue ces preuves recentes, actuelles même, de l'union intime & naturelle du savoir, de la vraie valeur & de l'équité.

*L'événement marqua cette différence -- qu'Athènes nous a laissés? Il sied bien à Socrate fils de Sculpteur, grand Sculpteur lui-même, & plus grand Philosophe encore, de dire que personne n'ignore plus les Arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de se plaindre que tous les gens à talens ne sont rien moins que sages. N'est-il pas lui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il si bien la vertu, auroit-il été*

été le pere de la Philosophie, & un des plus sages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant ? Socrate fait ici le personnage de nos Prédicateurs, qui trouvent leur siècle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora, ô mores*, & qui par zèle pour les progrès de la vertu, exagèrent & les vices du tems, & l'opinion modeste qu'ils ont d'eux-mêmes.

*Croit-on que s'il ressuscitoit -- C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes !* Nous convenons que les beaux Arts amolissent cette espèce de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

*Mais les Sciences -- Et on oublie la Patrie.* Rome a tort de négliger la discipline militaire & de mépriser l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux sciences & aux Arts. L'ignorance & la paresse en sont des causes bien naturelles.

Caton avoit raison de se déchaîner contre des Grecs artificieux, subtils, corrupteurs des bonnes mœurs ; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-Savant, & aussi distingué par son ardeur pour les Lettres & les

& les Sciences, que par sa vertu austère, selon le témoignage de Cicéron cité.

*Aux noms sacrés de liberté -- de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu.* Le talent de Rome a été dans les commencemens d'assembler des gens sans mœurs, des scelerats, de tendre des embûches aux peuples voisins par des fêtes & des cérémonies religieuses que tous ces honnêtes gens ont toujours fait servir à leurs vues, & de perpétuer par-là l'espèce & les maximes de ces brigands Devenus plus célèbres & plus connus dans le monde, il a fallu se montrer sur ce théâtre avec des couleurs plus séduisantes, sous les apparences au moins de l'honneur & de la vertu. Le peuple Romain se donna donc pour le Protecteur de tous les peuples qui recherchoient son alliance, & imploroient son secours; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour amis. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste & barbare; cette maxime est surtout vraie pour Rome; & si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injustices & les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a desolé & envahi l'univers.

*Quand Cyneas prit notre Sénat -- de commander à Rome & de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espèce étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Cicéron même, que cette vertu étoit dûe, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lælius, Furius &c. les Sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.*

*Mais franchissons la distance des lieux -- & le mépris pire cens-fuis que la mort. Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'est qu'y de vivre. On fait l'éloge de notre siècle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.*

*Voilà comment le luxe -- s'ils avoient eu le malheur de naître savans. Ils seroient nés tels qu'ils se sont rendus à force de travail; ils seroient nés en même tems humains, compatissans, polis & vertueux.*

*Que ces réflexions soient humiliantes -- être mortifié! Je ne vois pas ce qui doit nous humili-*

humilier ou mortifier notre orgueil, en pensant, selon les principes de l'Auteur, que nous sommes nés dans une heureuse & innocente ignorance, par laquelle seule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de rester dans cet état fortuné, & que la nature même a pris des mesures pour nous y conserver. Il me semble au contraire qu'une si belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une si grande attention de la part de la nature à nous la conserver, doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais si nous pensons que nous sommes nés brutes, que nous sommes nés barbares, méchans, injustes, coupables, & que nous avons besoin d'une étude & d'un travail de plusieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, justes, humains. Oh ! c'est alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous sommes si pervers, & de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible & souvent douteux.

*Quoi ! la probité - - de ces préjugés ? Des conséquences très-désavantageuses à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureusement les prémices du raisonnement sont très-fausSES.*

*Mais pour concilier ces contrariétés - - avec les inductions historiques.* Ainsi l'Auteur, pour concilier des contrariétés apparentes entre la science & la vertu, va prouver que la contrariété est réelle, ou que ces deux qualités sont incompatibles. Voilà une singulière conciliation.

## SECONDE PARTIE.

*C'étoit une ancienne - - Pirventeur des sciences.* \*La Science est ennemie du repos, sans doute; c'est par-là qu'elle est amie de l'homme que le repos corrompt; c'est par-là qu'elle est la source de la vertu, puisque l'oisiveté est la mere de tous les vices.

\* On voit aisément l'allégorie de la fable - - c'est le sujet du frontispice. Dans la Fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Prométhée, l'attache sur le Caucase. Ce fait allégorique loin de désigner l'horreur des Grecs pour le savoir, est au contraire une preuve de l'estime infinie qu'ils faisoient des sciences & du génie inventif, puisqu'ils égalent en quelque sorte Prométhée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, Auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie,

génie, de ce feu qu'il semble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pû s'empêcher de rendre aux beaux Arts les hommages qui leur sont dûs, & le Prince de leurs Poëtes défère aux hommes qui s'y sont distingués, les premiers honneurs dans les champs Elisées.

*Quique pii vates & Phæbo digna locuti,  
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,  
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.*

Virgil. *Æneid.* L. VI. v. 661.

A l'égard du Frontispice, je ne vois pas la finesse de cette allégorie. Il est tout simple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus se fier à l'homme qu'au feu ? mais il le représente nud & sortant des mains de Prométhée, de la nature ; & c'est, selon lui, le seul état dans lequel on puisse s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la finesse de sa Thèse, de son Discours qu'il faut le respecter comme le feu ? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleste qui approche une torche allumée de la tête de l'homme Statue : Satire, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois

pas; apprends Imbecile, que l'objet de tes transports n'est qu'une vaine Idole que ce flambeau va réduire en cendres.

*Quelle opinion falloit-il -- qu'on aime à s'en former.* J'aurois conseillé à l'Orateur de substituer un autre mot à celui de *feuillette*.

*L'astronomie est née de la superstition.*  
L'Astronomie est fille de l'oisiveté & du desir de connoître ce qui est dans l'Univers le plus digne de notre curiosité. Cette simple curiosité déjà bien noble par elle-même, & capable de préserver l'homme de tous les vices attachés à l'oisiveté, a encore produit dans la société mille avantages que nos Calendriers, nos Cartes géographiques, & l'art de naviguer attestent à quiconque né veut pas fermer les yeux. Voyez sur l'utilité de toutes les Sciences la célèbre Préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'Histoire de l'Académie.

*L'Eloquence - - du mensonge.* Est-ce à soutenir tous ces vices que Demosthène & Cicéron ont employé leur éloquence ? Est-ce à ce détestable usage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'employent ? Il en est qui en abusent, j'en croirai l'Auteur du Discours sur sa parole; mais combien plus s'en trouve-il qui la font servir à éclairer l'esprit & à diriger les mouvemens du cœur



cœur à la vertu? Au moins, c'est ainsi qu'en pensoit l'Orateur Romain. Il s'y connoissoit un peu. Ecoutons-le un moment sur cette matiere. Il a examiné à fond la question qui est agitée dans ce Discours, par rapport à l'éloquence. Il a aussi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais usage; mais, tout bien pesé, il conclud que, de quelque côté qu'on considère le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit son origine aux motifs les plus honnêtes, au raisonnemens les plus sages.\* „ Quant à ses effets; quoi de plus „ noble? dit-il, de plus généreux, de plus „ grand que de secourir l'innocent, que de „ relever l'opprimé; que d'être le salut „ le libérateur des honnêtes gens, de leur „ sauver l'exil? Quel autre pouvoir que „ l'éloquence a été capable de rassembler „ les hommes jadis dispersés dans les forêts,

E 4 „ &

\* *Sapè & multum hoc mihi cogitavi, homine an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac summum eloquentiæ studium... si voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, sive artis, sive studii, sive exercitationis cujusdam, sive facultatis à naturâ profectæ considerare principium; reperiemus id ex honestissimis causis natum, atque optimis rationibus profectum. De Inventione l. 1. p. 5, 6. ex edit. Glasg.*

» & les ramener de leur genre de vie fé-  
 » roce & sauvage à ces mœurs humaines  
 » & policées qu'ils ont aujourd'hui? Car  
 » il a été un tems où les hommes étoient  
 » comme dispersés & vagabonds dans les  
 » champs, & y vivoient comme les bêtes  
 » féroces. Alors ce n'étoit point la *raison*  
 » qui regloit leur conduite, mais presque  
 » toujours la force, la violence. Il n'étoit  
 » point question de Religion, ni de devoirs  
 » envers les autres hommes; on n'y connoif-  
 » soit point l'utilité de la justice, de l'équi-  
 » té. Ainsi par *Erreur & l'ignorance*, les  
 » *passions aveugles & téméraires étoient seules*  
 » *dominantes, & abusoient, pour s'assourir,*  
 » *des forces du corps, dangereux ministres de*  
 » *leurs violences.* Enfin, il s'éleva des  
 » hommes sages, grands, dont l'éloquen-  
 » ce gagna ces hommes sauvages, & de fe-  
 » roces & cruels qu'ils étoient, les rendit  
 » doux & vraiment humains.,\* Voilà  
 une

\* *Quid tam porro regium, tam liberale, tam  
 munificum, quam opem ferre supplicibus,  
 excitare afflictos, dare salutem, liberare pe-  
 riculis, retinere homines in civitate? Quæ  
 vis alia potuit aut dispersos homines unum  
 in locum congregare, aut à ferâ agrestique  
 vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque  
 deducere? Cicero de Oratore p. 14. Nam  
 fuit quoddam tempus, cum in agris homi-  
 nes passim bestiarum more vagabantur, &*

une origine & une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre Orateur François.

*La Géométrie, de l'avarice.* Fixer les bornes de son champ, le distinguer d'avec celui du voisin; faire, en un mot, une distribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique; & il n'y a là rien que de très-juste, & que nos Tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice & à l'usurpation. C'est donc de l'équité & de la droiture qu'est née la Géométrie.

*La Physique, d'une vaine curiosité;* La Physique est née de la curiosité, soit;

E 5

mais

*sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divina religionis, non humani officii ratio colebatur . . . Non jus equabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem & insciam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus . . . Deinde propter rationem atque orationem studiosius audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens.) Cicero de Inventione ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgov.*

mais que cette curiosité soit vaine, c'est ce que je ne crois pas que l'Auteur pense. La société est redevable à cette science de l'invention & de la perfection de presque tous les Arts qui fournissent à ses besoins & à ses commodités, & ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle élève leur ame jusqu'à son Auteur.

*Toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain.* Etoit-ce donc par orgueil que les Sages de la Grèce, les Catons, & ce que j'aurois du nommer avant tous, les divins Missionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l'humilité, la vertu?

*Les Sciences & les Arts -- devoient à nos vertus.* Comme il n'y a point de doute sur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plupart sont des actes ou de vertus, ou tendans à la vertu, leurs avantages sont aussi évidens.

*Le défaut de leur origine -- sans le luxe qui les nourrit?* Le luxe est un abus des Arts, comme un discours fait pour persuader le faux, est un abus de l'éloquence, comme l'ivrognerie est un abus du vin. Ces défauts ne sont pas dans la chose, mais dans ceux qui s'en servent mal.

*Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence?* C'est-à-dire, si les hommes

hommes étoient nés justes, les loix auroient été inutiles; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu besoin des règles de la Morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

*Que deviendrait l'Histoire -- ni Conspirateurs?* Elle en seroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité; elle seroit remplie de la sagesse des Rois, & des vertus des sujets; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des Lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu véritable but de l'histoire.

*Qui voudrait en un mot -- pour les malheureux & pour ses amis?* Il n'est aucune science de contemplation stérile; toutes ont leur utilité, soit par rapport à celui qui les cultive, soit à l'égard de la société.

*Sommes-nous donc faits -- par l'étude de la Philosophie.* Il ne faut point rester sur le bord du puits où s'est retirée la vérité, il faut y descendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cete réflexion doit encourager quiconque en a sérieusement envie. *Que*

*Que de dangers ! -- l'investigation des Sciences ? Investigation.* Je ne saurois passer à un Orateur aussi châtié & aussi poli que le nôtre un terme Latin de Clénard francisé. *Investigatio thematis.*

*Par combien d'erreurs, -- qui de nos en saura faire un bon usage.* Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les secours que leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'Auteur nous persuadera-t'il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche ? C'est tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble ; beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu ; mais une chose qui me paroît plus embarrassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur & du vice où nous sommes plongés sans les lumières des Sciences & les instructions de la Morale.

*Si nos Sciences sont vaines -- comme un homme pernicieux.* Quoi de plus laborieux qu'un Savant ? La première utilité des Sciences est donc d'éviter l'oïveté, l'ennui & les vices qui en sont inséparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source  
des

des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. „ Quand les Sciences ne seroient pas aussi utiles qu'elles le sont, „ dit Ciceron, & qu'on ne s'y appliqueroit que pour son plaisir; vous pensez, je crois, qu'il n'y a point de délassement plus noble & plus digne de l'homme; car les autres plaisirs ne sont pas de tous les tems de tous les âges, de tous les lieux; celui de l'étude fait l'aliment de la jeunesse, la joie de vieillards, l'ornement de ceux qui sont dans la prospérité, la ressource & la consolation de ceux qui sont dans l'adversité; il fait nos délices à la maison, ne nous embarrasse point quand nous sommes dehors, passe la nuit avec nous, & ne nous quitte point en voyage, à la campagne\*.

Voilà la première & pourtant la moindre

\* *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur: tamen, ut opinor, banc animi remissionem humanissimam & liberalissimam judicaretis; nam cetera neque temporum sunt neque aetatum omnium, neque locorum. Hac studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

àre utilité des Sciences ; point d'oïfiveté, point d'ennui, un plaisir doux & tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'est-là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences sont l'ame de tous les Arts utiles à la société, & qu'ainsi le Savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

*Répondez-moi donc, -- moins florissans ou plus pervers ?* Oui, sans doute. L'astronomie cultivée par les Géometres rend la Géographie & la navigation plus sûres ; on tire des insectes des secrets pour les arts, pour nos besoins. L'Anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoissance du corps humain, & par conséquent à des principes plus sûrs pour le guérir ou pour le conserver en santé. La Science de la Physique & de la Morale fait que nous sommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gouvernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, est ce qui le rend florissant & redoutable.

*Revenez donc sur l'importance - la substance de l'Etat.* Il est naturel que nous en pensions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loisir à décrier des lumieres & des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ses armes.

*Que*



*Que dis-je, oisifs? -- O fureur de se distinguer! que ne pouvez-vous point?* L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des sujets pervers font d'une excellente chose. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur opposer, par lesquels on a renversé les idoles des payens, démontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les Sophismes des génies depravés dont parle l'Orateur? Peut-on citer sérieusement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écorvelés qui en abusent? Et faudra-t'il renoncer à bâtir des maisons, parcequ'il y a des gens assez foux pour se jeter par les fenêtres?

*C'est un grand mal -- jamais ils ne vont sans lui.* Le luxe & la Science ne vont point du tout ensemble. C'est toujours la partie ignorante d'un état qui affecte le luxe; celui-ci est l'enfant des richesses, & son correctif est le savoir, la Philosophie, qui montre le néant de ces bagatelles.

*Je sai que notre Philosophie, -- les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent.* Le luxe est un abus des richesses que corrigent les Sciences & la raison; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme je fait l'Auteur, avec le commerce, partie des Arts la plus propre à rendre un état puissant & florissant

rissant, & qui n'entraîne pas nécessairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illustres voisins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe aussi loin que nous? Pourquoi? C'est que le commerce, loin de favoriser le luxe comme le croit notre Orateur, le reprime au contraire. Quiconque est livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir sa fortune, se garde bien de la perdre en folles dépenses. D'ailleurs cette passion de s'enrichir par le commerce n'est pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les Négocians qui, sans s'être jamais vus, & qui étant situés quelquefois aux extrémités de l'univers, se gardent une foi inviolable dans leurs engagemens! Comparez cette conduite avec les ruses, les fourberies, les sceleratesses des Sauvages, entre les mains desquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

*L'un vous dira qu'un homme -- fit trembler l'Asie.* On convient avec l'Auteur que les richesses, dont l'usage est perverti par le luxe & la mollesse, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences & aux Arts; ils n'en font pas les suites, ainsi que nous l'avons montré

gré ci-devant. Alexandre qui subjuga tout l'Orient avec 30 mille hommes, étoit le Prince le plus savant & le mieux instruit dans les beaux Arts de tout son siècle, & c'est avec ce savoir supérieur qu'il a vaincu ces Scythes si vantés, qui avoient résisté tant de fois aux incursions des Perses, lors même que leurs armées étoient aussi nombreuses que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le Héros de cette Monarchie.

*L'Empire Romain - - hormis des mœurs & des Citoyens.* L'Auteur confond partout la barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont désolé toute l'Europe qui ne leur disoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'est par leurs bonnes mœurs & par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés; mais toutes les histoires attestent que c'étoient des brigands, des scélérats, qui se faisoient un jeu, une gloire du crime, pour lesquels il n'y avoit rien de sacré, & qui ont profité des divisions, des revoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écrasé ces misérables.

*De quoi s'agit-il donc - - avec celui de l'honnête.* Est-ce qu'il n'est pas possible d'être honnête homme sous un habit galonné? Et faudra-t-il en porter un de toile pour obtenir cette qualité? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & suivi d'un Domestique en aussi bon équipage, tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'espèce la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les espèces; mais quand vous y trouverez seul à seul un rustre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fusil, & sortant des broussailles où il sembloit cacher sa misère; alors ne craignez rien; cette pauvreté évidente vous est un signe assuré que vous rencontrerez la vertu même.

*Non, il n'est pas possible - le courage leur manqueroit.* Sont-ce les Savans qui s'occupent de soins futiles? Sont-ce les gens occupés aux Arts? Non certes, ce sont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre son Auteur.

*Tout Artiste veut être applaudi. - en traine à son tour la corruption du goût.* Je connois une infinité de gens qui sont passionnés pour les desseins baroques, pour la difficileuse musique Italienne qui est du même

même genre; pour les ouvrages connus sous le nom de gentilleses, & qui sont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne se ressentent point du tout de leur mauvais goût; il me semble même que je ne vois aucune liaison entre le goût & les mœurs, parce que les objets en sont tout différens.

Le goût se corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penser & d'écrire, de peindre de chanter, &c. & le siècle précédent l'ayant, pour ainsi dire, épuisée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; & par la fureur de se distinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

*L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a,  
Du cours de la nature, on perd l'éloquent  
langage,*

*Pour l'absurde talent d'un triste persiflage*

GRESSET.

Dans un genre plus sérieux, les génies transcendans du siècle passé ayant enfanté, & exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Peripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les espèces; on a passé un demi siècle à éta-

blir la connoissance des effets physiques sur les propriétés connues & évidentes de la matiere, sur leurs causes mécaniques; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels? Il faut dire qu'ils sont trop simples & absolument insuffisans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & aussi mécaniques que leurs principes; & que notre siècle spirituel voit, ou au moins soupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la Physique, en attendant qu'on les conçoive: propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élèvent cette matiere à quelque chose d'un peu au-dessus de la matiere, qu'on n'ose dire tout haut, & qui, dans le vrai, abaissent le Physicien beaucoup au-dessous de cette qualité. Enfin, nos Ayeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous sommes singuliers & baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais

Mais la Morale n'a aucune part à ce désordre; on se fait un plaisir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les siècles; plus il s'en sera écoulé, plus nous en aurons d'exemples, & tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les Sciences & les beaux Arts seront en vigueur, les siècles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

*\*Je suis bien éloigné de penser -- & de défendre, une si grande cause.* L'Auteur se contredit étrangement. Il veut qu'on donne de l'éducation aux femmes; il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorance. Il a raison, sans doute; mais c'est contre les principes, selon lesquels, instruire quelqu'un & le rendre plus méchant, sont des expressions synonymes.

*Que si par hasard -- ou il faudra qu'elle demeure oisive.* Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

*On ne peut réfléchir -- enfin pour s'y établir eux-mêmes.* C'est un joli conte de

Mais que ce siècle d'Or, & ce mélange des Dieux & des hommes, mais il n'y a plus guère que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que solides qui s'en amusent.

*Ou du moins les Temples des Dieux, - des chapiteaux Corinthiens.* Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des Sciences & des Arts, déprava les mœurs; que le talent de bâtir des Villes, d'élever des Temples & des Palais, mit le comble aux vices; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thèbes par les seuls accords de sa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des Temples aux immortels, & des Palais à la majesté des Souverains légitimes.

*Tandis que les commodités - dans l'ombre du cabinet.* Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'est autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumières des Sciences & la culture des Arts, c'est ce qu'on a réfuté amplement.

*Quand les Gots - qu'à les affermir & les animer.* C'est-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même tems plus humains & plus vertueux.

Les



*Les Romains ont avoué -- il y a quelques siècles.* L'Auteur remet ici sur le tapis, précisément les mêmes preuves rapportées à la première partie. Nous renvoyons donc le Lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons seulement que les Génois ont bien fait voir dans la dernière guerre que la valeur n'étoit pas si éteinte en Italie que se l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occasions & de grands Capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils sont toujours capables des plus grandes choses ?

*Les anciennes Républiques -- la vigueur de l'ame.* C'est-à-dire, la férocité.

*De quel ail, -- la force de voyager à cheval?* Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout ensemble.

*Qu'on ne m'objete point -- la meilleure de nos armées.* Tout ce que dit là notre Auteur, est très-vrai, à un peu d'exagération près qui est une licence de l'éloquence comme de la poésie. Il est certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop les aises. On n'y voit plus de courses de chevaux,

on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume; & c'est-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh! que notre Orateur frappe sur cet endroit là de notre façon de vivre, je l'appuyérai de mon suffrage; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être aussi foibles, aussi vaporeux que des femmes, en sont plus dépravés, plus vicieux; c'est ce que je ne lui accorderai pas; & fussent-ils femmes tout-à-fait; pourvû que ce soit de la bonne espèce; qui est la plus commune, sans doute; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne fait pas que ce sexe est le dévot & le vertueux par excellence?

*Guerriers intrépides, -- que l'autre eût vaincu vos yeux.* Par malheur pour notre Orateur cette petite exagération vient un peu trop près de notre dernière guerre d'Italie, où tout le monde sait que nos troupes, sous M. le Prince de Conti, ont traversé les Alpes, après avoir forcé sur la cime de ces montagnes un ennemi puissant commandé par l'un des plus braves  
Rois

Rois du monde; & il est plus que vraisemblable que les Alpes, du tems d'Annibal, n'étoient pas plus escarpées, qu'elles le sont aujourd'hui.

*Les combats ne sont pas toujours -- par le fer de l'ennemi.* Oh! l'Auteur a raison; nous ne sommes pas assez robustes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les espèces, qu'on renouvelle les courses de chevaux, les courses à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume; les jeux de l'arc, de l'arbalète, de l'arquebuse; du fusil; qu'on les protège, qu'on les ordonne, qu'on y attache des privilèges, des récompenses. Qu'on ajoute à cela des loix pour la sobriété; nous aurons des Citoyens, des Soldats aussi robustes que courageux; & si l'on continue, avec ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des Officiers capables de commander à de bons soldats; deux parties essentielles à une bonne armée.

*Si la culture des Sciences -- au moins le corps en seroit plus dispos.* Fort bien. J'approuve la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale

& annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales ?* Quelle absurdité ! J'ai démontré dans plusieurs notes ci - devant placées. Que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences ; malheur aux Directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vuë cet objet ; je crois que ce désordre est très-rare : mais fût-il encore plus commun , ce n'est pas la faute des Sciences , mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses ; ces choses doivent être des Sciences solides, & avant tout, celle de la morale ; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les collèges, dans toutes les pensions, & ce qu'on a fait dans tous les siècles polits. . . . .

*Adjecere bona paulò plus artis Arbore,  
Scilicet ut possent curvo dignoscere rectum,  
Atque inter sylvas Academi querere verum.*  
Horat. Epit. 2. L. I.

*Je fais qu'il faut occuper - - Et non ce qu'ils doivent oublier. L'Auteur a raison, & c'est ce que font aussi les Maîtres, & sur-tout les*

les pères & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais si notre siècle n'est pas encore aussi parfait qu'il pourroit être; s'il est encore parmi nous des causes de la corruption des mœurs, de la foiblesse du corps, de la molesse; certes c'est la passion qui y regne pour les jeux sedentaires; passion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui font heureusement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaisance pour ce sexe enchanteur; passion, qui est fille de l'oïiveté & de l'avarice, & assez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de sens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Histoire, de la Morale & de la Nature, qu'on se fait là un honneur d'ignorer. Des esprits si mal nourris n'ont rien à se dire, que, *basle, pouce, manille, comette*, &c. Les conversations en cercle si en usage, si estimées chez nos pères & si propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes personnes; sont dans ces jolies assemblées, ou mutettes, ou employées à faire des réflexions sur tous les colifichets qui décoient ces Dames, sur toutes les babioles rares que possèdent ces Messieurs; à compter de jolies aventures, ou inventées, ou au mo-

ins bien brodées sur le compte de son brochain.

*Là vous trouvez toujours des gens divertis-*  
*sans,*

*Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la*  
*bouche,*

*Et qui sur le brochain vous tirent à car-*  
*rouche,*

*Des oisifs de métier, & qui toujours chez eux*  
*Portent de tout Paris le lardon scandaleux.*

Le Joueur de Regnard.

On sacrifie à ce plaisir perfide les spectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, & les plus propres à inspirer des mœurs & du goût; on y sacrifie même quelquefois ses devoirs & sa fortune. Et quelle est l'origine de ce reste de poison que les loix trop peu severes souffrent encore dans la société? Les exercices du corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

\* *Telle étoit l'éducation des Spartiates, -- à le rendre bon, aucun à le rendre savant.* L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la religion & de la Morale; car voilà ce qu'on enseignoit aux enfans des Rois de Perse, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des paysans mêmes.

*Astya-*

*Astyage, en Xenophon, demande à Cyrus-- qu'il me persuade que son école vaut celle-là.* Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette histoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos ecoles aux jeunes gens qui se font entre eux de plus petites injustices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'avise pas d'en faire une histoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre aussi relevé que celui de Xenophon.

*Nos jardins sont ornés-- avant même que de savoir lire.* Tout ceci est encore exagéré. Les grands hommes de la Grèce & de Rome, leurs actions vertueuses, telles que la piété d'Enée, la chasteté de Lucrece, font partie des ornemens de nos jardins & de nos galleries, aussi bien que les Métamorphoses d'Ovide; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce sont pour l'ordinaire ces sujets qu'on choisit pour expoier en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galleries ne sont pas faites pour les enfans. Leurs galleries ordinaires sont les figures de la Bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

*D'où naissent tous ces abus, -- d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit.* Ce texte est une pure déclamation. On ne fait  
points

point de cas d'un homme de talent qui n'est pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, si l'objet en est frivole. On n'estimerait point, par exemple, ce Discours, quelque séduisant qu'il soit, si l'on ne sentoît que le véritable but de l'Auteur est, non pas d'augmenter la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuser, & d'être encore plus vertueux que savans.

*Les récompenses - - aucun pour les belles actions.* La proposition n'est pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenses, beaucoup de Croix de Chevaliers, de pensions, de titres de noblesses, &c. pour les belles actions; malgré ce que je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore assez, & qu'il devoit y avoir réellement des prix de Morale pratique, comme il y a des prix de Physique, d'Eloquence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce siècle, que la vertu est plus commune que les talens; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je sai, c'est que tout le monde s'en pique.

Qu'on



*Qu'on me dise, - - le renouvellement des Sciences & des Arts.* L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on caresse un peu trop en France les talens agréables; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y fera souvent plus fêtée qu'un Physicien de l'Académie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre espèce d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuisibles même à la société. Je veux parler de cette partie du beau monde, oisive, inappliquée, ignorante, dont le mérite consiste dans la science de la bonne grâce, *des airs, des manières & des façons;* qui se croiroit deshonorée d'approfondir quelque Science utile, sérieuse, qui fait consister l'esprit à *voltiger sur les matières, dont elle ne prend que la fleur;* qui met toute son étude à jouer le rôle d'*homme aimable, vif, léger, enjoué, amusant, les délices de la société, un beau parleur, un railleur agréable, &c.* \* & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon Citoyen, d'ami essentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voisins, on pourroit dire avec M. Gresset. . . . ,

\* *Le François à Londres.* •

*Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits font  
pitié,*

*Qu'il nous reste plus que des superficies,  
Des pointes, du jargon, de tristes facettes,  
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,  
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de  
bon sens.*

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, & qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croient les Nations rivales de la nôtre; & qu'en général ils y sont peu estimés....

*Sans ami, sans repos, suspect & dangereux  
L'homme frivole & vague est déjà malheureux.*

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris, ces Ecoles publiques, ces démonstrations d'Anatomie & de Chirurgie

urgie fondées dans les principales villes de France? Ces titres de Noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir? Est-il quelque pays dans l'Univers dont le souverain marque plus d'attention à récompenser & encourager les hommes utiles & vertueux?

*Nous avons des Physiciens - - nous n'avons plus de Citoyens; Il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs Citoyens que des hommes qui passent leur vie, & altèrent même quelquefois leur santé à des recherches utiles à la société, tels que sont les Physiciens, les Géometres, les Astronomes? Les Poëtes & les Peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ses Héros; & exposent les préceptes de la Morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter....*

Bientôt ressuscitant les Héros des vieux  
âges,

Homere aux grands exploits anima les  
courage.

Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,  
Des champs trop paresseux vint hâter les  
moissons.

En mille Ecrits fameux la sagesse tracée,

Fut, à l'aide des vœux, aux mortels annoncée ;

Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,

Introduits par l'oreille entrent dans les cœurs. *Boil.*

Le Musicien nous délasse de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & souvent il célèbre ou les grandeurs de l'Être suprême, ou les belles actions des grands hommes ; au moins voilà son véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

*Où s'il nous en reste encore, - - qui donne du lait à nos enfans.* Il est sans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne : mais il est pourtant vrai de dire que c'est-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux-témoin, le rusé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos prisons en contiennent des preuves sans réplique.

*Je l'avoue, cependant, - & du dépôt sacré des mœurs.* La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la thèse de mon Auteur étoit bonne, d'aller choisir des Savans pour former une société destinée à remédier aux déréglemens des mœurs

mœurs causées par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des payfans, qu'il falloit composer ces Académies.

*Par l'attention -- qu'elles reçoivent.* Les Académies ont cela de commun avec tous les corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précautions; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,  
Le véritable esprit marche avec la bonté.

*M. Gresset, ibid.*

*Ces sages instructions -- mais aussi des instructions salutaires.* Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remerciemens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a de nous, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonneoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des Arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Académies. En indiquant à ces Sociétés les objets de Morale dont ils doivent faire

le sujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'est-là un des principaux objets des Lettres; qu'ainsi il ne s'est déchaîné jusqu'ici que contre des abus qui sont étrangers à la véritable destination, & à l'usage ordinaire des Belles-Lettres.

*Qu'on ne m'oppose donc -- à des maux qui n'existent pas.* Ceci est un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui existent sont l'ignorance & les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent. Les remèdes employés sont les instructions, les Ecoles, les Académies.

*Pourquoi faut-il -- de tourner les esprits à leur culture.* Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret: il n'étoit pas dans ses principes.

*Il semble, aux précautions -- de manquer de Philosophes.* Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charuë pour venir être Laquais dans les villes, & y augmenter le nombre des ignorans inutiles, & des esclaves du luxe.

*Je ne veux point bazarder -- la supporterait pas.* On la supporterait à merveille, mais elle ne seroit pas favorable à l'Auteur.

L'Agricul-

L'Agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

*Je demanderai seulement, -- dans les notes quelque un de vos sectateurs.* Notre Auteur appelle ici de *grands Philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa thèse a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

*Voilà donc les hommes -- l'immortalité réservée après leur trépas.* Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

*Voilà les sages maximes -- en âge à nos descendants.* J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici.

*Le Paganisme, -- extravagances de l'esprit humain.* On n'avoit pas non plus éternisé la sagesse ; & comme les bonnes choses que perpetue l'Imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des

plus belles & des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

*Mais, grace aux caractères -- Hobbes & des Spinasza resteront à jamais.* Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi solides & aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces Ecrivains sont folles & dignes du nom de rêveries.

\* *A considérer les désordres -- se seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des Sectateurs de Mahomet & de son Alcoran. Une religion aussi ridicule ne peut, sans doute, le soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie Religion. Origène l'a bien fait voir aux Payens; & les Arnauld, les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres, sans doute; mais ce n'est pas le seul nécessaire, & Grégoire le Grand auroit perdu son nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

*Allez, écrivains célèbres -- corruption des mœurs de notre siècle.* On a vu & devant que les siècles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il est vrai qu'ils n'en disent rien à la postérité; mais la pratique presque générale des vices passoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débauché & universel des



des passions déréglées, des siècles barbares, avec quelques Poëtes libertins, que laisse encore échapper notre siècle.

*Et portez ensemble - - qui soient précieux devant moi.* Que le Dieu tout-puissant ôte les lumières & les talens à ceux qui en abusent, qu'il anéantisse les *Arts funestes* à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui font un mauvais usage des richesses, mais qu'il répande abondamment les lumières, les talens & les richesses sur ceux qui sçavent les employer utilement. Voilà la prière d'un bon Citoyen, & d'un homme raisonnable.

*Mais si le progrès des Sciences - - des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ?* Comme la majeure de cet argument est fautive, ces Auteurs sont dignes de toute la reconnoissance du public, & de l'Auteur même du Discours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

*Que penserons-nous - - populace indigne d'en approcher.* Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, selon l'Auteur, on va corrompre les mœurs & son goût ; je me serois attendu à toute autre expression ; & en ce cas-là qu'est-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher* ? Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, sont ceux qui

font les plus capables de porter fort loin cette corruption; ceux qui sont les plus capables de se distinguer dans le prétendu Sanctuaire; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux Sciences, plus de sagacité, plus de génie; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reste de la société, selon les principes de l'Auteur: à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux Sciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette dernière conjecture est très-vraisemblable.

*Tandis qu'il seroit à souhaiter -- que la nature destinoit à faire des disciples. Oh! ma conjecture devient ici plus que vraisemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des Sciences; il n'y veut admettre que ceux qui y sont réellement propres, & il a raison au fond; cet abus dans les vocations est réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1) le Citoyen de Genève ne raisonne pas conséquemment à sa thèse; car puisque les Sciences sont pernicieuses aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront seront spirituels, subtils, plus ils seront méchants & à craindre; & dans ce cas, pour le bien de la société, les stupides seuls doivent être destinés aux*  
Scien-

Sciences. 2) Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts aussi bien que les Sciences dans son anathème, & que ce fabricant d'étoffe est un ministre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes? *L'homme de bien est un Athlète qui se plaît à combattre à nud.* Nous en ressemblerons mieux à la vertu dans cette simplicité; & pourquoi tout le reste du corps ne supporteroit-il pas les injures des saisons, aussi bien que le visage & les mains? Ce seroit le moyen d'avoir des guerriers capables de supporter l'excès du travail & de résister à la rigueur des saisons. *Et aux intemperies de l'air.*

*Les Verulams, les Descartes & les Newtons* -- l'espace immense qu'ils ont parcouru. Premièrement, il n'est point vrai que les Verulams, les Descartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on savoit de leur tems. En second lieu, de ce que des génies transcendants, tels que ceux-ci & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas

transcendans comme ces premiers ; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour tout autre ; & si les Sciences sont bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumières, & ceux qui en éclairont les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les premiers efforts qu'ils ont faits, pour franchir l'espace immense qu'ils avoient parcouru. Or, on dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes Récepteurs du genre - humain. On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'infant de l'Orateur ; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

*S'il faut permettre à quelques hommes, - - à la gloire de l'esprit humain.* Les Sciences & les Arts font donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain ; l'Auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs ; car assurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de la hon-

te,

te, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils font les sources de la lumière & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai Citoyen.

*Mais si l'on veut que... encouragement dont ils ont besoin.* Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

*L'ame se proportionne... Chancelier d'Angleterre.* L'éloquence, selon l'Auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du mensonge. La Physique d'une vaine curiosité, la Morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls & des Chanceliers actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'Orateur sont bien étranges.

*Crois-on que si l'un n'eût occupé... de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer.* Toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle est malheureusement une contradiction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

*Comme s'il étoit plus aisé... les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.*

*heureux.* Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premières remarques. Les lumières & la sagesse vont donc ensemble; les Savans possèdent l'un & l'autre, puisqu'il n'est plus question que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & fassent de grandes choses. Donc la science ne dégrade pas les mœurs & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'est pas juste, ni son Discours solide.

*Pour nous, hommes vulgaires, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.* Les soins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoute les stratagèmes qu'il faut mettre en usage pour inculquer aux hommes les principes de la Morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette Morale, de cette éducation soit si épineuse; mais c'est que la pratique en est des plus pénibles, & qu'on échoue encore souvent sur certains caractères, avec tout l'art que ce siècle éclairé a imaginé pour y réussir.

*Tes Principes ne sont-ils pas gravés - - - dans le silence des passions?* La supposition du silence des passions est charmante; mais qui leur imposera silence à ces passions? si non des lumières bien vives sur leur per-  
ver-

verfiés, fur leurs suites funeftes, fur les moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle; enfin en devenant Philofophes & favans.

*Voilà la véritable Philofophie, -- que l'un favoit bien dire, & l'autre, bien faire.* Pour-quoi feroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois? Bien faire & bien penfer font inféparables, & il n'eft pas difficile de bien dire à qui penfe bien; mais comme on n'agit pas fans penfer, fans réfléchir, l'art de bien penfer doit précéder celui de bien faire. Celui qui aspire donc à bien faire, doit, pour être plus sûr du succès, avoir *les lumieres & la fageffe* de fon côté, ce que la culture des Sciences, de la Philofophie peut feule lui donner. „ Si vous „ voulez, dit Cicéron, vous former des re- „ gles d'une vertu folide; c'eft de l'étude de „ la Philofophie que vous devez les atten- „ dre, ou il n'y a point d'art capable de vous „ les procurer. Or ce feroit une erreur ca- „ pitale, & un manque de réflexion, de dire „ qu'il n'y a point d'art pour acquérir les „ talens les plus sublimes, les plus effen- „ tiels, pendant qu'il y en a pour les plus „ fubalternes. Si donc il y a quelque sci- „ ence qui enfeigne la vertu, où la cherche- „ rez-vous, finon dans la Philofophie? .

*Sive*

## 810. REFUTATION DU &c.

*Sive ratio conflata, virtutisq; dicitur:  
aut haec ars est (Philosophia) aut nulla omni-  
no, per quam eas affequamur. Nullam di-  
cere maximarum rerum artem esse, cum mi-  
nimarum sine arte nulla sit; hominum est  
parvam considerare loquentiam, atque in  
maximis rebus errantium. Siquidem est ali-  
qua disciplina virtutis, ubi ea quaeretur, cum  
ab hoc discendi genere discesseris. Cicero  
de Offic. l. II. p. 10. de l'Edit. de  
Glasgow.*



ADDI-





## ADDITION

A LA

## REFUTATION PRECEDENTE.

*A Dijon, ce 15. Octobre 1751.*

MONSIEUR,

*Je viens de recevoir de P. une Branchure, où M. Rousseau replique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos Remarques, & par conséquent la replique nous intéresse. Notre Refutation du Discours en deviendra complète, en y joignant celle de cette replique que je vous envoie, & j'espère qu'elle arrivera encore assez à temps pour être placée à la suite de nos Remarques.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

*P. S. Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question . . . Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer  
les*

Les mœurs . . . . L'Académie Française con-  
 firme authentiquement votre opinion, Mon-  
 sieur, en proposant pour le sujet du prix d'élo-  
 quence de l'année 1752. cette vérité à établir  
 . . . . L'amour des Belles-Lettres inspire l'a-  
 mour de la vertu . . . C'est le droit & le de-  
 voir des Cours souveraines, Monsieur, de re-  
 dresser les décisions hasardées par les autres  
 Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la  
 force de l'autorité de ce Programme publié  
 par la première Académie du monde, en fait  
 de Belles-Lettres; il a tâché de l'affoiblir, en  
 disant que cette sage Compagnie a doublé  
 dans cette occasion le tems qu'elle accor-  
 doit ci-devant aux Auteurs, même pour les  
 sujets les plus difficiles . . . Mais cette cir-  
 constance n'infirmé en rien le jugement que ce  
 tribunal suprême porte contre la thèse du Ci-  
 toyen de Geneve; elle peut seulement faire  
 penser que ce sujet exige beaucoup d'érudition,  
 de lecture, & par conséquent de tems; ce qui  
 est vrai. D'ailleurs, cette sage Compagnie  
 suit l'usage de toutes les Académies, quand  
 elle propose en 1751. le sujet des prix qu'elle  
 doit donner en 1752. Il en est même plusieurs  
 qui mettent deux ans d'intervalle entre la  
 publication du Programme & la distri-  
 bution du prix.



## REFUTATION

*Des Observations de M. J. J. Rousseau  
de Genève, sur une Réponse qui a  
été faite à son Discours dans le  
Mercure de Septembre 1751.  
p. 63.*

**N**ous sommes d'accord avec l'illustre Auteur de la Réfutation insérée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui... 1) Que M. Rousseau, savant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraste singulier avec le Citoyen de Geneve, l'Orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs.

2) Comme le respectable Anonyme, nous avons pensé que le Discours couronné par l'Académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décèlent, malgré son Auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3) Comme le Prince Philosophe, aussi puissant à protéger les Lettres qu'à défendre

Rendre leur cause; \* nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathème trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs usages légitimes.

## I.

Au premier article, M. Rousseau répond; qu'il a étudié les Belles-Lettres, sans les connoître; que dèsqu'il s'est aperçu du trouble qu'elles jettoient dans son ame, il les a abandonnées.

Com-

\* Voici comme l'Auteur Anonyme de la réponse au Discours du Citoyen de Geneve se trouve désigné dans le Mercure de Septembre p. 62. „ Nous sommes fâchés qu'il ne „ nous soit pas permis de nommer l'Auteur „ de l'Ouvrage suivant. Aussi capable d'é- „ clairer que de gouverner les peuples, & „ aussi attentif à leur procurer l'abondance „ des biens nécessaires à la vie, que les lu- „ mières & les connoissances qui forment „ à la vertu, il a voulu prendre en main la „ défense des Sciences, dont il connoît le „ prix. Les grands établissemens qu'il vient „ de faire en leur faveur étoient déjà com- „ me une réponse sans réplique au Discours „ du Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas „ tenté de dégrader tous les beaux arts. Puis- „ sent les Princes à venir, suivre un pareil „ exemple, &c.

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui repliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y est parvenu, que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théâtre des Académies pour y disputer, y remporter les prix qu'elles proposent. Le personnage que joue M. Rousseau dans sa Réplique, n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son Discours.

Je me fers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Pères se servoient des Sciences mondaines contre les Payens; si quelqu'un, ajoute-t'il, voudroit pour me taire, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avans que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?

Les Pères de l'Eglise se sont servis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences sont bonnes, & ce n'est point elles que ces défenseurs de la Religion méprisoient, blâmoient; car ils n'auroient ni voulu s'en servir, ni pu le faire si utilement: mais c'est le mauvais usage qu'en faisoient ces Philosophes profanes qu'ils reprennent avec raison.

C'est une très-belle action que de désarmer son ennemi, & de le chasser avec ses propres armes : mais M. Rousseau n'est nullement dans ce cas-là ; il n'a désarmé personne ; les armes dont il se sert sont bien à lui : il les a acquises par ses travaux, par ses veilles ; il semble par leur choix & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeste, il s'en sert pour outrager cette divinité bienfaitrice ; il s'en sert pour anéantir, autant qu'il est en lui, ce qu'il y a de plus respectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui pensent ; la Philosophie, l'étude de la sagesse, l'amour & la culture des Sciences & des Arts ; il n'y a donc point de justice dans l'application des exemples que M. Rousseau cite en sa faveur, & il est toujours singulier que l'homme savant, éloquent, qui a conservé toute sa probité, toutes ses vertus, à la reconnaissance près, en acquiesçant ces talents, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraste si nécessaire entre la cause soutenue par M. Rousseau, & les moyens qu'il employe pour la défendre, qu'en la gagnant même, par supposition, il la perdrait encore ; car dans

## DES OBSERVATIONS. 117

dans cette hypothèse, & selon ses principes, son éloquence, son savoir, en nous subjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par conséquent démontreroient, contre son Auteur même, que tous ces talens sont de la plus grande utilité.

### II.

Que les contradictions soient très-fréquentes dans le Discours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes Remarques. M. Rousseau prétend que ces contradictions ne sont qu'apparentes; que s'il loue les Sciences en plusieurs endroits, il le fait sincèrement & de bon cœur, parce qu'alors il les considère en elles-mêmes, il les regarde comme une espèce de participation à la *suprême intelligence*, & par conséquent comme excellentes; tandis que dans tout le reste de son Discours, il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme; celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès, trop passionné pour n'en pas faire un mauvais usage*; il doit, pour son bien & celui des autres, s'en abstenir; elles ne sont point proportionnées à sa nature, elles ne

sont point faites pour lui, \* il doit les éviter toutes comme autant de poisons.

Comment! Les Sciences & les Arts ne seroient point faits pour l'homme? M. Rousseau y a-t'il bien pensé? Auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer sur l'homme même? Selon lui, & selon le vrai, le rétablissement des Sciences & des Arts a fait sortir l'homme, en quelque maniere, du néant; Il a dissipé les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé... il l'a élevé au-dessus de lui-même; il l'a porté par l'esprit jusques dans les régions célestes; & ce qui est plus grand & plus difficile, il l'a fait rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme, & connoître sa nature, ses devoirs, & sa fin. L'Europe, continue notre Orateur, étoit resombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siècles, dans un état pire que l'ignorance... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun. Le Citoyen de Genève exhorte les  
Rois

\* Les chiffres ainsi apostillés désignent les pages des Observations de M. Rousseau en réplique à la réponse insérée au Mercure de Septembre. Les chiffres simples sont les citations de notre Edition.



Rois à appeller les Savans à leurs conseils; il regarde comme compagnes *les lumieres & la sagesse*, & les Savans comme propres à enseigner la dernière *aux peuples*. Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendrait-elle pas à l'homme? Pourquoi lui deviendrait-elle nuisible? Avons-nous un modèle à suivre plus grand, plus sublime que la Divinité? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la Religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins & aux commodités de la vie? Trois espèces de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès*; ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux que lui trace son Créateur. *Il a trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage*. Plus l'homme a de passions, plus la science de la Morale &

de la Philosophie lui est nécessaire pour les dompter; plus il doit aussi s'amuser, s'en distraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de passions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vastes entreprises, aux actions les plus sublimes. Donc plus les hommes ont de passions, plus il est nécessaire, avantageux pour les autres, & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de passions, plus il est exposé à abuser de ses talens, repliquera l'adversaire.

Plus il aura de savoir, moins il en abusera. Les grandes lumières montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le savant qui les voit si distinctement ose s'y livrer. Monsieur Rousseau dans ses Observations convient que les vrais savans n'abusent point des Sciences; puisque, de son aveu, elles sont sans danger quand on les possède vraiment, & qu'il n'y a que ceux qui ne les possèdent pas bien, qui en abusent, on ne sauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur;

& ce

& ce n'est pas la culture des Sciences qui est à craindre, selon M. Rousseau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où se réduit la défense de cet Auteur lorsqu'on l'analyse, & l'on voit que la distinction imaginée pour sauver les contradictions de son Discours, est frivole, & que ni cette Piece, ni les Observations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité si généralement reconnue des Sciences & des Arts, tant pour nous procurer nos besoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

## III.

Le Citoyen de Geneve exclut de la société toutes les Sciences, tous les Arts, sans exception ; il regarde l'ignorance la plus complète comme le plus grand bien de l'homme, comme le seul ayle de la probité & de la vertu ; & en conséquence il oppose à notre siècle poli par les Sciences & les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la seule nature, au seul instinct. M. Rousseau dans ses Observations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut ; qu'il admet la Théologie, la Morale, la

Science du salut enfin ; mais il n'admet que celles-là, *porro unum est necessarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles, comme pernicious au Genre-humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on en abuse toujours. Il paroît dans son discours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus : ici, c'est au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la première source du mal est l'inégalité des conditions, la distinction de pauvre & de riche.

§. I. Je me garderai bien d'établir sérieusement la nécessité de cette inégalité des conditions, qui est le lien le plus fort, le plus essentiel de la société. Cette vérité triviale saute aux yeux du Lecteur le moins intelligent. Je suis seulement fâché de voir ici comme dans le Discours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rousseau, ose porter au sanctuaire des Académies, des Paradoxes que Moliere & Delille ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Misanthrope* & d'*Arlequin Sauvage*, & comme des travers ou des singularités propres à nous faire rire. Revenons au sérieux que mérite le sujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monsieur Rousseau en faveur de la Théologie, de la Morale,

rale, &c. est déjà une demi-retractation de sa part; car la Science de la Théologie, celles de la Morale, & du Salut, sont des plus sublimes, des plus étendues; et les sont inconnus aux Sauvages, & l'on ne s'avisera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en sera parfaitement instruit. Les Athanases, les Chrysostômes, les Augustins font encore l'admiration de notre siècle par ce seul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rousseau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la Science de la Morale; car celle-ci est l'art de *rentrer en soi-même pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin; merveilles qui, de son aveu, se sont renouvelées avec les Sciences.* Or cette partie des Arts étant essentielle à tous les hommes, il en résulte que notre Orateur sera forcé d'avouer que le rétablissement des Sciences a procuré à toute la race humaine cette utilité si importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-séparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la Science du Salut prise dans son sens le plus étendu, dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, & telle que la possédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes

gnes modèles pour ceux de notre siècle; tout le monde sait qu'elle suppose la connoissance des langues savantes, celle de la Philosophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les Sciences humaines, puisque ce sont des hommes qu'il est question de sauver & que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens & de convaincre leurs raisons.

Sont-ce des Savans, dit M. Rousseau, que Jesus-Christ a choisis pour répandre sa Doctrine dans l'Univers? Ne sont-ce pas des Pêcheurs, des Artisans, des Ignorans?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour Missionnaires de sa Loi, & il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette Doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans? Ne sont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'Univers que la science du salut suppose des connoissances, même les connoissances humaines les plus universelles, les plus profondes? L'Esprit suprême veut faire d'un artisan, d'un pêcheur, un Chrétien, un Sanctateur & un

Pré-

Prédicateur de l'Évangile; voilà que l'Esprit saint anime cet artisan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille âmes. On sait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténèbres à cet égard; l'éloquence de nos jours ne mérite vraiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre & la solidité du Géomètre, avec la justesse & la liaison exacte des argumens du Logicien, & qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes, dans celle des Sciences, dans celle des Arts, dont les détails les plus circonstanciés deviennent nécessaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose, qui exige les plus vastes connoissances? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu, & donnée aux Apôtres pour la plus grande, la plus nécessaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos Rheteurs; La grace, & les prodiges; dira-t-on, ont suppléé à l'éloquence. Le grâce & les prodiges ont, sans

sans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter ; mais il n'est pas moins constant, par l'écriture, que les saints Missionnaires de l'Evangile animés de l'esprit de Dieu possédoient cette éloquence divine, supérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'esprit qui est la source de toutes les lumières. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement \* de voir & d'entendre de simples Artisans Israélites, non seulement parler toutes les langues, mais encore posséder tout-à-coup la science de l'écriture sainte, l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au sujet de leur mission, discuter enfin avec le savoir, le feu & l'enthousiasme des Prophètes. \*\*

En supposant donc qu'il fût exactement vrai que la science du salut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette science renferme ; exige toutes les autres connoissances humaines. Les Savans Peres de l'Eglise nous en ont donné l'exemple, & saint Augustin nous dit expressément, *qu'il seroit bon*

\* Stupebant autem omnes & mirabantur.

\*\* Effundam de spiritu meo super omnem carnem, & prophetabunt filii vestri, &c. Act. Apost. cap. 2.



*bonheur & de dangereuse conséquence, qu'un Chrétien, se croyant fondé sur l'autorité des saintes Ecritures, raisonnât si puoyablement sur les choses naturelles, qu'il en fût exposé à la dérision & au mépris des infidèles.\**

Mais quoique la science du salut soit la première, la plus essentielle de toutes, les plus rigoureux Casuistes conviendront qu'elle n'est pas l'unique nécessaire. Et que deviendrait la société ? que deviendrait même chaque homme en particulier, si tout le monde se faisoit Chartreux, Hermite ? Que deviendrait le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces Solitaires uniquement occupés de leur salut, si d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies ? C'est donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les Laboureurs, les Architectes, les Menuisiers, Serruriers, &c. C'est donc pour eux, comme pour nous, que les Manufactures d'étoffes, de verres, de fayances, s'élevent & produisent leurs ouvrages ; que les

\* *Furpe est autem & nimis perniciosum, ac maxime cavendum, ut Christianum de his rebus (Physicis) quasi secundum christianas litteras loquentem, ita desfrare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur,) toto celo errare conspiciens risum tenere vix possit. De Genes. ad litt. L. 1. c. 19.*

les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or & d'argent; sont fouillées & exploitées. C'est donc pour eux, comme pour nous, que le Pêcheur jette ses filets; que le Cuisinier s'instruit de l'art d'apprêter les alimens; que le Navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de geroffe, la casse, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choses les plus nécessaires à la vie, & à sa conservation, si nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre salut, & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des sauvages; *dans un état pire que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déjà pire que l'ignorance.*

Le peuple heureux est celui qui ressemble à la Republique des Fourmis, dont tous les sujets laborieux s'empressent également à faire le bien commun de la société. Le travail est ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaste, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, est le commerce, de mer qui nous débarrasse de notre superflu, & nous l'échange pour du nécessaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous instruit

fruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs sages coutumes pour les adopter : les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec usure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine est un des plus grands ressorts de la puissance d'un peuple. Ses dépenses sont immenses, mais elles ne sortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale ; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ses finances. Que nos voisins sentent bien toutes ces vérités, & qu'ils savent en faire un bon usage ! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur Neptune, par ton habileté à dompter ses caprices ; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis. Je fais bien, dit M. Rouilléau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a qu'à ajouter) & les besoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je soutiens qu'en même tems ils nous rendent malhonnêtes gens,

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Refutation : nous ajoûterons ici qu'oloïn que la probité, l'affaire du salut aient de l'incompatibilité avec la culture de Sciences, des Arts, du Commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les Sujets d'un Etat ; je pense au contraire, que l'honnête homme, le Chrétien est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut sans remplir tous ses devoirs ? Et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints, & à quelques exercices de piété ? Un Boulanger qui passeroit la journée en prières, & me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut ? Un Chirurgien qui iroit entendre un Sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu ? Les devoirs de notre état font donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut, & la nécessité de tous ces états est démontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la nécessité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rousseau, mais à quoi bon les Belles-Lettres ?

## DÈS OBSERVATIONS. 131

tres? à quoi bon la Philosophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes?

Dès que vous admettez la nécessité des Manufactures de toutes espèces, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux nécessaires à mille & mille besoins; ceux qui s'occupent du soin de conserver, de réparer notre santé, vous ne sauriez plus vous passer de la Mécanique, de la Chimie, de la Physique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichissent chaque jour; dès que vous convenez de la nécessité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géomètres, des Astronomes. Eh! comment pourrez-vous disconvenir de la nécessité de tous ces Arts, de toutes ces Sciences, de leur liaison naturelle, & de la force réciproque qu'ils se prêtent? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en société, & qu'ils suivent des loix, il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur persuadent cette loi; des Poètes moraux même, qui ajoutent à la persuasion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puissante encore.

## REFUTATION

§. II. Nous avons défendu la nécessité, l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve, reprovées avec quelques exceptions par les Observations de M. Rousseau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuse quelquefois des Sciences. M. Rousseau *ajoute qu'on en abuse beaucoup, & même qu'on en abuse toujours.*

Il suffiroit de s'appercevoir que M. Rousseau est réduit, dans sa justification, à soutenir que les Sciences font toujours du mal, qu'on en *abuse toujours*, pour sentir combien sa cause est désespérée. Vis-à-vis de tout autre, la seule citation de cette proposition en feroit la refutation; mais les talens de M. Rousseau donnent de la vraisemblance & du crédit à ce qui en est le moins susceptible, & il mérite qu'on lui marque ses égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas besoin.

Un abus constant & général des Sciences doit se démontrer ; 1. par le fait ; 2. par la nature même des Sciences considérées en elles-mêmes, ou prises relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or l'Auteur convient que les Sciences sont excellentes en elles-mêmes, &

nous

nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs : il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siècle savant ; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des Savans sans probité ; il faut prouver que c'est de la Science même que vient la dépravation, & j'ose avancer qu'on ne le fera jamais.

1. Parce que la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaison avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siècles, ou aux personnes, objets de ces citations. 2. Parce que ceux mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au dehors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron ? Quel siècle plus poli que le sien ? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Genève. Mais quoi ! osera-t'il

dire que c'est aux lumieres, aux talens de Néron, ou de son siècle, que sont dues toutes les horreurs dont ce monstre a épouvanté les Romains? Qu'il nous fasse donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ses amis, son Précepteur, sa Mere : qu'il nous fasse donc appercevoir quelque liaison entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les sentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoissance, & ces lumieres sublimes & précieuses qu'il tenoit des leçons du Philosophe le plus spirituel, & le plus homme de bien de son siècle. Il est trop évident que Néron, dans ses beaux jours, est un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les beaux Arts tiennent enchaîné, & apprivoisent en quelque sorte; mais que sa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de secours, se rallume avec l'âge, les passions & le pouvoir absolu; le tigre rompt sa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il se livre au carnage pour lequel la nature l'a formé, Néron tyran & cruel est donc le seul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont fait que retarder, & peut-être même diminuer les funestes ravages de sa férocité. Ce que je dis ici de Néron est  
géné-



**Général.** Pour être méchant, il n'y a qu'à laisser agir la nature, suivre ses instincts: pour être bon, bienfaisant, vertueux, il faut se replier sur soi-même; il faut penser, réfléchir; & c'est ce que nous font faire les Sciences & les beaux Arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture; c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeler ici. Le premier de tous, objet de la Science de la religion & des mœurs, est de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain: le second, qui est l'objet de la science de la nature, est de donner à l'esprit la justesse & la sagacité nécessaires dans les recherches & les raisonnemens qu'exige cette science, qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur, & nous représente sans cesse sa grandeur, sa puissance, sa sagesse; en même-tems qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin, le troisième but, objet particulier des Arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler

à nous procurer les besoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux nécessaires & utiles, fassent tout le contraire de leur destination? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuser de moyens si précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins si louables? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécédente, & non ces moyens, qui sont les causes de ces abus quand ils arrivent? Qu'enfin, ce ne sont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais au contraire leurs mœurs naturellement perverses, qui ont corrompu leur savoir, leurs talens, ou leurs usages légitimes.

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion, & des mœurs : c'est donc contre celle de la nature, & des Arts, qui en font l'application, que portent ces déclamations.

En vain oppose-t-on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous élève vers ce principe de toutes choses, & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. En vain les doctes compilati-

dilations des Niwentyt , de Derham, des  
 Pluche, &c. ont réuni ce tableau sous un  
 seul coup d'œil, & nous ont fait voir que  
 la nature est le plus grand livre de Mora-  
 le, le plus pathétique, comme le plus sub-  
 lime dont nous puissions nous occuper. M.  
 Rousseau est surpris qu'il faille étudier l'U-  
 nivers pour en admirer les beautés : propo-  
 sition de la part d'un homme aussi instruit,  
 presque aussi surprenante, que l'Univers  
 même bien étudié ; il ne veut pas voir que  
 l'Écriture qui célèbre le Créateur par les  
 merveilles de ses ouvrages, qui nous dit  
 d'adorer sa puissance, sa grandeur & sa  
 bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un  
 précepte d'étudier ces merveilles. Il pré-  
 tend *qu'un Laboureur qui voit la pluye & le  
 soleil tour à tour fertiliser son champ*, en fait  
 assez pour admirer, louer & bénir la main  
 dont il reçoit ces graces. Mais si ces pluies  
 noyent ses grains, si le soleil les consume,  
 & les anéantit, en saura-t'il assez pour se  
 garantir des murmures & de la supersti-  
 tion ? Y pense-t'on, quand on borne les  
 merveilles de la nature à ce qu'elles ont  
 de plus commun, de moins touchant, pour  
 qui les voit tous les jours, à ce qu'elles  
 ont de plus équivoque à la gloire de son  
 Auteur ? Qu'on transporte ce Laboureur  
 ignorant dans les Sphères célestes dont Co-

pernic, Kepler, Descartes & Newton, nous ont exposé l'immenfité & l'harmonie admirable ; qu'on l'introduife enfuite dans cet autre Univers en miniature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-deffus de toute expreffion, avec lequel font construits & combinés sous les organes des fens & du mouvement : c'est-là où il fe trouvera faifi de l'enthoufiafme de S. Paul élevé au troifième Ciel ; c'est-là qu'il s'écriera avec lui, ô richesses infinies de l'Etre fuprême ! ô profondeur de la fageffe ineffable, que vous rendez visible l'existence & la puiffance de votre Auteur ! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoiffance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois !

J'avoue, dit M. Rouffeau, que l'étude de l'Univers devoit élever l'homme à fon Créateur ; mais elle n'éleve que la vanité humaine... Elle fomente fon incredulité, fon impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonfe X. ne tombera dans l'efprit de l'homme vulgaire ; c'est à une bouche favante que ce blafphème étoit réfervé.*

Le mot d'Alphonfe X. furnommé le Sage, n'a du blafphème que l'apparence ; c'est une plaifanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expreffion : mais le fond de la penfée, qui eft la feule chofe que

que Dieu examine, & qu'il faut seule examiner quand il est question de Dieu, n'est uniquement qu'une censure énergique du système absurde de Ptolomée, & par conséquent l'éloge du vrai plan de l'Univers & de son Auteur, dont *Alphonse le Sage* étoit trop sincère adorateur pour concevoir le dessein extravagant de l'outrager. Les vastes lumières découvrent les absurdités que l'imagination des hommes prête à la nature, mais cette découverte est toute à la honte des hommes qui se sont trompés, elle ne peut pas réjaillir sur les œuvres du Tout-puissant; sa sagesse suprême est le garant de leur perfection, elle est à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuisent à les mettre au creuset; les vaines opinions des hommes s'y dissiperont en fumée comme les Marcassites; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les Sciences sont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux Religions qui n'en peuvent supporter les épreuves, & auxquelles elles sont contraires! La vraie en reçoit une splendeur nouvelle, & n'en diffère que parce qu'elle les surpasse, comme le soleil même est supérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environ-

vironnent. Nous ne disconvierons pas néanmoins qu'on ne puisse en abuser; les hérésies, les schismes sans nombre, le prouvent assez; ces preuves n'ont point échappé à M. Rousseau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un Citoyen de Geneve, & un homme aussi versé dans les Belles-Lettres n'est pas moins instruit des désordres qui suivent une littérature licencieuse.

Mais M. Rousseau ne veut pas s'apercevoir qu'il retombe toujours sur l'abus des Sciences, sur ce qu'elles font quelquefois entre les mains des méchans, & non pas sur *ce qu'elles doivent faire*, & sur ce qu'elles font en effet, quand leur but est suivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne sont pas surmontées par une nature dépravée, sur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il est possible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abusent de talens aussi précieux. Disons que la plupart de ceux-mêmes qui ont abusé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'esprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier dérèglement n'a pas été jusqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le Phi-  
loso-

lofophe le plus fobre & le plus fage de fon fiècle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinofa, les Bayle, quoique leur Religion fût ou monftrueufe ou fufpecte. Le Citoyen de Geneve conviendra fans doute, qu'il eft une probité commune à toutes les Religions, à toutes les Sectes, & il a bien compris que c'eft de celle-là qu'il eft queftion dans le fujet propofé par notre Académie; fans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire fur la fcène les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perfes & les Chinois, &c. Dira-t-on que ces écrits licentieux produiront plus de défordre dans ceux qui les lifent que dans leurs propres Auteurs? Ce paradoxe n'eft pas vraifemblable. La corruption n'eft jamais pire qu'à la fource, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, fi les ouvrages cités ne doivent pas leur naiffance à une dépravation capable de détruire la probité, vraifemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces défordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus fage, plus judicieufe, plus conforme à la doctrine la plus faine: nous  
con-

convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces Auteurs ne fussent jamais nés ; que la vraie probité, est inséparable de la vraie Religion, & de la Morale la plus pure ; & qu'enfin leurs ouvrages sont des semences à étouffer par de sages précautions, & par la multitude des livres excellens qui sont les Antidotes de ces poisons, enfantés par une nature dépravée, & préparés par des talens pervers. Heureusement les Antidotes ne nous manquent point, & sont en nombre beaucoup supérieurs aux poisons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que M. Rousseau prétend qu'on fait  *toujours* des Sciences.

Personne ne reconnoît le Savant au portrait odieux qu'en fait M. Rousseau. Ce caractère d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux spéculatifs qui le regardant comme les élus du Très-haut, jettent sur tout le reste de la terre, criminellement à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation ; mais je ne reconnois point là le Savant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore assez bien à ces prétendus Philosophes de l'ancienne Ecole, dont toute la science consistoit en mots, la plupart vuides de sens, & qui passant leur vie dans les disputes les plus



plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siècle tous les désordres, toutes les extravagances de ces anciennes Sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos Physiciens, nos Géomètres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur & l'ingénuité des mœurs, est une vertu qui leur est comme annexée. Notre Physique ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la Géométrie par le même Physicien, par Newton, Hughs, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage & solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des Sectes ridicules des anciens Philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siècles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellement des Lettres, puisqu'il s'agit de notre siècle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irreprochable; ces Annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences, proposition réservée

servée à M. Rousseau & à notre siècle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes Savans qui ont composé & qui composent ces Corps célèbres; les Newtons, les Mariottes, les de l'Hôpital, les Dühamel, les Régis, les Cassini, les Morin, les Mallebranche, les Parents, les Varignon, les Fontenelles, les Réaumur, les Despreaux, les Corneilles, les Racines, les Bossuets, les Fenelons, les Pelissons, les La Bruyere, &c. Que seroit-ce, si nous joignons à ces hommes illustres les membres & les ouvrages distingués de ces Sociétés respectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabilions, les Dacheris, les Lami, les Regnault? &c. Si nous y ajoutions les grands hommes qui, sans être d'aucune société, n'en étoient ni moins illustres par leur savoir, ni moins respectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gassendi, les Alexandres, les Dupins, les Pascal, les Nicole, les Arnauds, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces Savans, & en particulier dans celle des Académiciens qui se sont succédés l'espace de près d'un siècle, les mœurs déréglées, l'orgueil & tous les désordres, que M. Rousseau prétend qui suivent la culture des Sciences, & qui suivent toujours. Si la proposition est vraie  
les

les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moisson de preuves & de lazziers; mais si ces livres sont les productions les plus précieuses, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les siècles précédens; mais si tous ces Savans sont de tout le siècle où ils ont vécu, les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cause de notre adversaire est la plus absurde qu'on ait jamais osé soutenir,

Si nous n'appréhendons pas que M. Rousseau n'imputât les citations historiques à étalage d'érudition, & ne se réservât cette espèce de preuve, comme un privilège qui lui est propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixième siècle, & les suivans, où *le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre, où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance*; nous y verrions la dissolution des mœurs gagner, jusqu'à ce Clergé, qui doit être la lumière & l'exemple du monde Chrétien, de l'Univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres sur les esprits, porta également sur les cœurs, & que la réforme des mœurs suivit celle des façons de penser & d'écrire; d'où nous serions en

droit de conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere salutaire, revient en même tems à la vertu, malgré l'Arrêt prononcé par M. Rousseau.

Cet Auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un Savant qui fût à son gré, & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre; qui n'exceptoit aucun Art, aucune Science de l'anathème qu'il leur avoit lancé; qui défendoit tout son terrain avec tant d'assurance\*, & qui aujourd'hui s'est retranché derrière le boulevard de la Théologie, de la Morale, de la Science du salut;

\* On reprochoit avec raison à M. Rousseau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main-basse sur tous les Savans & les Artistes. Soit, répond-il, p. 99. puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises, Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espere y trouver. Ce ton haut bien soutenu est celui d'un brave; mais quand on le prend pour une mauvaise cause, il est encore plus grand & plus difficile, dès qu'on s'en aperçoit, de rentrer en soi-même, & de se radoucir; comme le fait M. Rousseau dans quelques endroits de ses Observations, où, sur le chapitre des modifications, il a passé nos espérances:

lut; cet Orateur se trouveroit-il encore assez pressé pour étendre les faveurs de ses exceptions jusques sur les Sciences qui sont l'objet des travaux de nos Académies, & sur les Arts utiles, qui sont sous leur protection; pour se faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux Savans & aux Artistes de cette espèce, tous les abus, tous les désordres qu'il dit accompagner  *toujours*  la culture des Sciences & des Arts?

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous espérons qu'il ne mettra point dans la liste la musique, que les Censeurs des Arts regardent comme une Science des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faisoit un délassement aussi charmant qu'honnête; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus; M. Rousseau connoît mieux qu'un autre ses utilités, ses avantages, puisqu'il en fait son étude, puisqu'il s'est chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre sa conduite & ses discours. La musique sera donc un de ces Arts exceptés, un de

ces Arts qui ne dépravera point les mœurs...

*Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,*

*Que Lullu rechauffa des fons de sa musique,*  
Boileau. Satyr. X.

seront simplement des abus d'une chose bonne en elle-même, mais d'une chose dont on n'abuse pas beaucoup, dont on n'abuse pas toujours; car autrement je suis sûr que M. Rousseau ne voudroit pas être l'Apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humanisera, à ce que j'espère, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive & qui est si propre à adoucir les humeurs les plus sauvages. L'affaire est déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fournissent à mille & mille besoins. Nous avons ajouté à ces avantages essentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus sociables, moins féroces, moins méchans, qu'ils les sauvent de l'oisiveté, mere de tous les vices. M. Rousseau convient de tous ces chefs; il blâme l'ignorance féroce, brutale, qui rend l'homme semblable aux bêtes; & il est constant

stant que telle est l'ignorance de l'homme abandonné à la simple nature. Il avoué que les Sciences, les Arts, adoucissent la férocité des hommes ; qu'ils font une diversion à leurs passions ; que les lumières du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; qu'elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même. Donc nous sommes meilleurs dans ce siècle éclairé, que dans les siècles d'ignorance & de barbarie. Telle est la doctrine que j'ai soutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rousseau en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paroît absolument terminé ; au moins j'espère qu'il sera regardé comme tel par le Public équitable & connoisseur.





## L E T T R E

De J. J. Rousseau de Geneve, sur une nouvelle Réfutation de son Discours, par un Académicien de Dijon.

Je viens, Monsieur, de voir une Brochure intitulée, *Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750, &c. accompagné de la réfutation de ce Discours, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage*; & je pensois en parcourant cet Ecrit, qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'Editeur de mon Discours, l'Académicien qui lui refuse son suffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé; c'eût été une très-bonne manière de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, & qui trouve très-mauvais que ses collègues m'aient honoré du Prix: j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je sçusse que les Académies n'adoptent point les sentimens des Auteurs qu'elles



elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les sçavans ne se piquent nullement, toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité de mes Juges, j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires: comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu? comment n'aperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause? Qu'ils ne se flatent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin: ce n'est pas parce que mon Discours est mal fait, qu'ils sont fâchés de le voir couronné; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, & ils ne disent mot; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, & qui n'est pas difficile à voir. Je sçavois bien que les sciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injustes & jaloux, & leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire; mais j'avois cru m'apercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décen-

ce & d'adresse: je voyois que les gens de lettres parloient sans cesse d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit sous la sauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions & à leurs vices; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs Confrères. Par-tout ailleurs, c'est la gloire des Juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt; il n'appartient qu'aux sciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité: voilà vraiment un beau privilège qu'elles ont là.

J'ose le dire, l'Académie de Dijon en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne: un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'associer avec l'équité & le désintéressement. Alors les Partisans de la vérité leur répondront: voilà un exemple particulier qui semble faire contre nous; mais souvenez-vous du scandale que ce Jugement causa dans le tems parmi la foule des gens de Lettres, & de la manière dont ils s'en plainquirent, & tirez de là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas, à mon avis; une moindre imprudence de se plaindre que l'Académie ait proposé son sujet en problème: je laisse à part le peu de vraisemblance qu'il y avoit, que dans l'enthousiasme universel qui règne aujourd'hui, qu'un eût le courage de renoncer volontairement au Prix, en se déclarant pour la négative; mais je ne sçais comment des Philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion: bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire: quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Pièce qui remportera cette année le Prix à l'Académie Française; non seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera guères difficile, mais on ne sçadroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question? rien du tout, car chacun dira, après l'avoir lue: *Ce discours est fort beau; mais si l'Auteur avoit eu la liberté de pren-*

*dre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle réfutation; car s'en est encore une, & je ne sçais par quelle fatalité les Ecrits de mes adversaires qui portent ce titre si décisif, sont toujours ceux où je suis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, sans avoir le moindre regret à la résolution que j'ai prise de ne plus répondre à personne; je me contenterai de citer un seul passage, sur lequel le Lecteur pourra juger si j'ai tort ou raison: le voici.

*Je conviendrais qu'on peut être bonhôte homme sans talents; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être bonhôte homme? Et qu'est-ce qu'un bonhôte homme ignorant & sans talents? un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c.* Je ne répondrai pas, sans doute, à un Auteur capable d'écrire de cette manière; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit guères moyen, non plus; à moins que de vouloir être aussi diffus que l'Auteur, de répondre à la nombreuse collection des passages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Molière, de Voiture, de Regnard, de M. Gresset, ni à l'histoire de Nemrod, ni à celle des Pay sans Picards; car que peut-on dire à un  
Phi-

Philosophe, qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que son Fermier de Picardie, qui n'est pas un Docteur, le paye exactement à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre ? L'Auteur est si occupé de ses terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi ! la terre de Jean-Jacques Rousseau ! en vérité je lui conseille de me calomnier \* plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie ; mais comme elles ne font rien à la question, je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie de me renfermer dans le sujet que je traite, sans y mêler rien de personnel : le véritable respect qu'on doit au Public, est de lui épargner, non de tristes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'Auteurs \*\* dont on remplit les Ecrits  
polé-

\* Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonstration, soutenue de très-graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre : en effet, il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres, mais c'en seroit un pour moi.

\*\* On peut voir dans le Discours de Lyon un

polémiques, & qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aye pris dans Clénard\* un mot de Cice-

*très-beau modèle, de la manière dont il convient aux Philosophes d'attaquer & de combattre sans personnalités & sans invectives. Je me flatte qu'on trouvera aussi dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la manière dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.*

\* Si je disois qu'une si bizarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui la méthode Grecque de Clénard est plus familière que les Offices de Cicéron; & qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes Lettres; si j'ajoutois qu'il y a des professions, comme par exemple, la Chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent, dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette Langue; ce seroit prendre le ton du nouvel adversaire, & répondre comme il auroit pu faire à sa place. Je puis répondre, moi, que quand j'ai hasardé le mot Investigation, j'ai voulu rendre un service à la Langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, & qui n'a point de synonyme en François. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire:

Cicéron, soit: que j'aye fait des solécismes, à la bonne heure; que je cultive les Belles-Lettres & la Musique, malgré le mal que j'en pense; j'en conviendrai si l'on veut, je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse: mais enfin, qu'importe tout cela; & au public & à la cause des Sciences? Rousseau peut mal parler françois, & que la Grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean-Jacques peut avoir une mauvaise conduite, & que celle des Sçavans n'en soit pas meilleure: voilà toute la réponse

Ego cur, acquirere pauca  
 Si possum, invidcor; cum lingua Catonis  
 & Enni  
 Sermonem Patrium ditaverit?

*J'ai sur tout voulu rendre exactement mon idée; je sçais, il est vrai, que la première règle de tous nos Écrivains, est d'écrire correctement, & comme ils disent, de parler françois; c'est qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent passer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma première règle, à moi qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon stile, est de me faire entendre: toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des Philosophes; je laisse volontiers les puristes courir après les mots.*

ponse que je ferai ; & je crois, toute cel-  
le que je dois faire à la nouvelle réfuta-  
tion.

Je finirai cette Lettre, & ce que j'ai à  
dire sur un sujet si long-tans débattu,  
par un conseil à mes adversaires, qu'ils mé-  
priseront à coup sûr, & qui pourtant fe-  
roit plus avantageux qu'ils ne pensent au  
parti qu'ils veulent défendre ; c'est de ne  
pas tellement écouter leur zèle, qu'ils né-  
gligent de consulter leurs forces, & *quid  
valeant humeri*. Ils me diront sans dou-  
te que j'aurois dû prendre cet avis pour  
moi-même, & cela peut-être vrai ; mais il  
y a au moins cette différence que j'é-  
tois seul de mon parti, au lieu que le  
leur étant celui de la foule, les derniers  
venus sembloient dispensés de se mettre  
sur les rangs, ou obligés de faire mieux que  
les autres.

De peur que cet avis ne paroisse té-  
méraire ou présumptueux, je joins ici un  
échantillon des raisonnemens de mes ad-  
versaires, par lequel on pourra juger de  
la justesse & de la force de leurs critiques :  
*Les Peuples de l'Europe, ai-je dit, vivoient  
il y a quelques siècles dans un état pire que  
l'ignorance ; je ne sçais quel jargon scienti-  
fique, encore plus méprisable qu'elle, avoit  
usurpé le nom du sçavoir, & opposoit à son  
retour*



*retour un obstacle presque invincible: il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Les Peuples avoient perdu le sens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire sçavoir quelque chose, avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle; il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne sçavoient rien, & nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires: *Cette révolution est due aux Lettres; elles ont ramené le sens commun, de l'aveu de l'Auteur; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs: il faut donc qu'un Peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.*

Trois Ecrivains de suite ont répété ce beau raisonnement: je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage, ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre? Ils sont gens de Lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon Frontispice? J'aurois cru faire injure aux Lettreurs,

teurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des Sciences fait pour animer les grands génies; que le Satyre, qui voyant le feu pour la première fois, court à lui, & veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui séduits par l'éclat des Lettres, se livrent indiscretement à l'étude; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, est le Citoyen de Geneve. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un Ecrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là, n'eût pas été un grand Docteur parmi les Egyptiens ses amis.

Je prens donc la liberté de proposer à mes adversaires, & sur tout au dernier, cette sage leçon d'un Philosophe sur un autre sujet: sçachez qu'il n'y a point d'objections qui puissent faire autant de tort à votre parti que les mauvaises réponses; sçachez que si vous n'avez rien dit qui vaille, on ayilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je suis, &c.

DES-

\* \* \* \*

## D E S A V E U

*De l'Académie de Dijon, au sujet de  
la Réfutation attribuée faussement  
à l'un de ses Membres.*

L'Académie de Dijon a vû avec surprise dans une Lettre imprimée de M. Rouffeau, qu'il paroiffoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en 1750, accompagné d'une réfutation de ce Discours par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie sçait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume ressortissent au Tribunal du Public, elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son Auteur, plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique, n'avoit crû, en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, interesser le Public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence

de division dans cette société, tandis que ceux qui l'a composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur & sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que dans une assemblée de gens de Lettres un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît par la lettre de M. Rousseau que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premières notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de la Terre & de ses Fermiers de Picardie, puisque en fait il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possede un pouce de terre dans cette Province. L'Académie désavoue donc formellement l'Anteur *Pseudonyme*, & la réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quelqu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il fera toujours honneur

neur au Discours de M. Rousseau, qui usant de la liberté des problèmes (la seule voye propre à éclaircir la vérité) a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & à l'Académie qui a eu assez de bonne-foi pour la couronner.

A Dijon le 22. Juin  
1752.

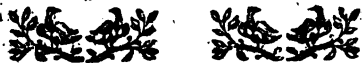
PETIT,  
Secrétaire de l'Académie des  
Sciences de Dijon.

---

## PROBLEME.

*On demande la raison physique qui a pu déterminer le souverain Législateur à ordonner aux Juifs de garder & de sanctifier par la cessation de travail & la priere la septième année.*





## OBSERVATIONS

*De M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, sur le désaveu de l'Académie de Dijon, &c. publié dans le Mercure d'Août p. 90, par l'Auteur de la Réfutation du discours du Citoyen de Genève, &c. in-8. à Londres, chez Kilmornek.*

**L'**intérêt seul des Sciences & des beaux Arts m'a fait entreprendre la réfutation du discours du Citoyen de Genève, qui les regarde comme un des principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carrière des Scavans en assez bon nombre & assez illustres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raisons dont je ne dois compte à personne. Dès qu'elles ont cessé je me suis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes Protecteurs, à mes amis, au Libraire sous mon nom, & la preuve en est l'annonce qu'en a fait le Mercure même, qui contient le désaveu  
de

de Messieurs de Dijon. Ce désaveu étoit donc fort inutile, si l'on ne vouloit que faire sçavoir au Public que je suis l'Auteur de cette réfutation; mais on est en colère, & plus occupé du desir de se venger, que du soin d'examiner si ce desir est juste, & si les moyens qu'on employé pour le satisfaire sont raisonnables. Je ne memêlerai pas de deviner les véritables motifs de cet animosité de Messieurs de Dijon. Je pourrois, sans rien accorder à mon amour propre, sans me fier à mon jugement, penser que cette Académie qui affecte de me croire *plus occupé du plaisir de critiquer, que du soin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plutôt qu'à tous ceux qui ont attaqué le Citoyen de Genève, que parce qu'elle n'a trouvé cette critique que *trop bonne*. Je ne pourrois citer en preuve de cette opinion, les suffrages de plusieurs Sçavans, & entr'autres de l'Auteur du Mercure, mois de Juin 1752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, p. 171. „De toutes les critiques qu'on a faites de l'ouvrage de M. Rousseau, c'est la plus détaillée & la plus propre, par la méthode qui y est observée, à faire découvrir la vérité.„ Ai-je profité de cette méthode & de ces détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur? J'ai, pour prouver l'af-

firmative, plus de vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnoître pour une critique des plus complètes & des plus solides qu'on ait faites du discours de M. Rousseau. J'affoiblis encore l'expression du plus grand nombre, & de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces Lecteurs, que non-seulement j'ai retorqué comme mes confédérés, toutes les preuves historiques ou de fait contre notre adversaire; mais que j'ai employé des preuves *à priori*, des preuves physiques tirées de la propre constitution de l'homme, de sa nature & de celle des sciences; preuves qui sont des démonstrations en ce genre d'écrire, & qui caractérisent particulièrement notre brochure. Je sçai qu'il entre de la complaisance dans les lettres écrites à un Auteur; mais la flatterie n'a pas un ton si uniforme. Voici ce que m'écrit de Paris le huit Mars un Académicien que je n'ai pas la permission de nommer; personnage qui est trop respectable, & qui m'est trop supérieur pour être soupçonné de sacrifier la vérité à cette basse politesse.

„ J'ai lu avec un très-grand plaisir &  
 „ la plus grande édification, me dit-il, vo-  
 „ tre réfutation aussi pieuse que forte con-  
 „ tre l'hérésie de M. Rousseau. Il me sem-  
 „ ble



ble qu'il ne reste pierre en place de ce  
monstrueux édifice. Vous avez pris la  
défense de la vérité & du goût avec les  
armes du goût même. Je suis fâché seu-  
lement que vous n'avez pas combattu  
cet ennemi des Lettres pendant qu'il  
étoit debout . . . Il est vrai que vous  
l'empêcherez de se relever, & que vous  
l'écraserez, &c.

Un Sçavant attaché au Prince, qui s'est  
le premier signalé pour la défense des  
beaux Arts, m'écrivit le 18 Mai sur le même  
sujet, des choses plus fortes encore. Je suis  
obligé d'en supprimer la plus grande par-  
tie, par cette seule raison qu'elle m'est  
trop honorable . . . Vous n'abandonnez  
point, me dit-il, cet ennemi du sçavoir  
(M. Rousseau,) & vous le pressez si vive-  
ment, qu'il perd à tout moment de son  
terrain, sans rien gagner sur le vôtre ;  
nous avons tous intérêt d'applaudir à vo-  
tre triomphe ; votre gloire augmente la  
nôtre. Tous les Littérateurs vous doi-  
vent des couronnes comme on en don-  
noit autrefois aux Libérateurs des Na-  
tions. Je ne crains plus qu'après une  
telle réplique, on ose désormais atta-  
quer les Sciences & les Arts. Vous les  
avez vengés des reproches d'un ingrat qui,  
après s'être heureusement façonné par

leur culture, a voulu les faire tomber dans le plus grand mépris, &c., Je supplie mes lecteurs de croire que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à publier de pareilles citations; mais je ne sçaurois opposer aux traits satiriques de mes ennemis que les sentimens contraires des Sçavans qui m'honorent de leur suffrage.

Enfin, je renonce au plaisir de penser que Messieurs de Dijon ne m'honorent de la préférence dans la sortie qu'ils viennent de faire, que parce que j'ai fait à leurs remparts la plus large brèche; je veux bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils me témoignent & je leur demande la permission de leur prouver que je ne la mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obstinée de *l'ennemi des Lettres & du sçavoir*, j'espère qu'on ne qualifiera point, par des épithètes plus odieuses, le zèle qui me porte à défendre & les belles Lettres, & l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet Académicien: j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être  
Acadé-

Académicien de Dijon ; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place ; mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être Jésuite ; M. l'Abbé Saas d'être Bénédictin ; M. Quesnay d'être Chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres & respectables Auteurs de se déguiser sous ces *dés nominations qui ne leur font point dûes.*\*

L'Académie de Dijon soutient que ce déguisement est une *fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette Académie avancer des propositions hazardées ; mais il me semble qu'on doit l'être un peu qu'un Corps respectable s'exprime d'une façon aussi peu mesurée.

Commençons par observer que Messieurs de Dijon ne sont pas conséquens dans leurs principes. Qu'ils se souviennent que,

L 5 selon

\* M. Pascal dans les Lettres Provinciales fait parler un Jésuite.

M. Saas feint ingénieusement une défense des titres & des droits de l'Abbaye de S. Oüen, &c. contre le Mémoire de M. Tériſſe, pour réfuter & tourner en ridicule ces titres & ces droits.

M. Quesnay a fait un livre contre les Médecins, sous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

selon eux, la culture des Sciences & des Arts corrompt les mœurs, & qu'ainsi ils doivent penser que tous les vices sont annexés aux gens de Lettres. De quelle grace s'avisent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de Lettres, un déguisement, une feinte, une ruse de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice ? Mais applaudissons à la délicatesse de Messieurs de Dijon ; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le personnage qu'ils font, une contradiction que leur arrache la vérité de la cause des belles Lettres que je défends, & qu'ils ont trahie : oui, sans doute, *la fausseté est indigne d'un homme qui fait profession des Lettres* ; la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette profession, & le principal but de tous ses exercices : mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pû caractériser par cette expression indécente un stratagème permis, usité dans toutes les espèces de guerres ? Ainsi donc les Turennes, les Catinats, ces hommes plus dignes encore du titre de sages que de celui de héros, seront taxés d'avoir fait des *faussetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, & qu'en ruses, en stratagèmes, ils l'auront emporté sur les

les plus *vieux renards* \* militaires. Ainsi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Pascal, les Saas, les Quefnay, ces Auteurs déguisés que je viens de citer, & qui ont fait & font tant d'honneur à la République des Lettres, tant par leur sçavoir que par leur probité, sont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profession des Lettres*. Ainsi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit sous le nom des Théologiens d'Hollande, sans leur ayeu, & pour soutenir des sentimens opposés aux leurs, recevra de ces Messieurs la même flétrissure; aussi - bien que Jean Cassien, Auteur du cinquième siècle, qui s'est déguisé sous le nom des Provinces Beligues; M. de Sacy, sous celui des Religieux Dominicains, M. Richard - Simon, sous le nom des Rabbins d'Amsterdam, &c. Pour constater un usage qui n'est inconnu à aucuns Sçavans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, & des plus dignes d'être nos modèles à tous égards qui se sont déguisés, non-seulement sous des noms de Compagnies comme les précédens, & qui n'en ont reçu aucuns reproches; mais encore  
 sous

\* Expression de M. de Tarcune, en parlant de Montecuculli.

sous des noms de particuliers connus & des plus respectables, sous des noms de Souverains même. Ceux d'Aristote, de Cicéron, de Virgile, ont servi de masque à des Auteurs; on a emprunté ceux de saint Athanase, de saint Augustin & des autres Peres de l'Eglise; on s'est déguisé sous ceux d'Alexandre, de César, de Charlemagne & de Louis XIV. Est-ce faire deshonneur à Messieurs de Dijon de les mettre à la suite de ces noms fameux? & ces déguisemens, je le répète, ayant été affectés par les plus grands hommes de tous les siècles, ne m'est-il pas bien doux de partager avec eux & avec les Sciences & les Arts, dont ils font l'honneur, l'anathème émané du Tribunal de l'Académie de Dijon?

Je conviens qu'un Auteur qui mettroit sous le compte d'un autre des infamies, feroit une fausseté indigne d'un homme de Lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puisse rien me reprocher de pareil, elle ne sçauroit désavouer que de tous les illustres Auteurs déguisés, pas un seul n'a eu un but plus louable & plus honnête que celui que je me suis proposé dans cet innocent stratagème; car, malgré la colère qui anime ces Messieurs, quels reproches me font-ils? J'ai cru, selon

lon eux, *intéresser le Public dans une querelle qui n'a que trop duré*; c'est-à-dire, j'ai cru intéresser le Public en faveur des Sciences & des Arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon; *guerre qui n'a que trop duré*, sans doute parce qu'elle a dû donner à ces Messieurs des regrets de l'avoir suscitée. J'ai cru *laisser entrevoir à ce Public quelque semence de division* dans la Société de Dijon; & qu'il y avoit parmi ces Messieurs quelqu'un d'assez peu soumis à leur décision pour croire que ces Sciences & ces beaux Arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures & plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juste; oui, j'ai commis tous les forfaits dont elle vient de m'accuser; & j'ajoute l'impénitence au crime; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire, & le ferois encore si j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifeste, que *rien ne m'obligeoit à me masquer*; car ces motifs me paroissent aussi pressans que justes. Oui, j'ai cru devoir *intéresser le Public à la gloire, à l'honneur, aux progrès des beaux Arts, l'ornement & le soutien des Etats, & l'appanage le plus flatteur & le plus brillant que l'homme ait reçu de son Auteur*. J'ai cru que je devois

devois *laisser entrévoir* au Public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une Société qui fait profession de cultiver les Sciences & les Arts, qui étoit conséquent dans sa conduite, & qui pensoit que ces Sciences & ces Arts ne sont pas des corrupteurs des bonnes mœurs, & en cela même j'ai cru faire honneur à Messieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le Public l'idée désavantageuse qu'en à donné le problème singulier proposé par cette Académie, & le triomphe encore plus singulier décerné au Citoyen de Geneve. Il étoit permis à M. Rousseau d'user de la *liberté des problèmes*, puisqu'on avoit eu l'imprudence d'en proposer un de cette espèce; mais il étoit contre la sagesse qu'on doit attendre d'une Société de gens de Lettres, de mettre en problème une question dont affirmative a toujours passé pour constante, & qui doit sur-tout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce sujet proposé encore tout récemment par l'Académie-Françoise. *L'amour des belles Lettres inspire l'amour de la vertu*. S'il est fondamental qu'une Académie rende cette question problématique, de quelle denomination caractériserons-nous sa décision en faveur de la négative, & son obstination à l'accepter, à défendre cette décision.

Nous



Nous avons pû couronner le Citoyen de Geneve, diront ces Messieurs, sans adopter son sentiment ; c'est son éloquence seulement que nous avons récompensée.

Cette raison est fautive & dans le *fait* & dans le *droit* : dans le *droit*, lorsqu'il s'agit de la solution d'un problème, ou de décider d'une question de conséquence qui admet deux propositions contraires, l'une vraie & l'autre fautive, c'est à la bonne solution du problème, c'est-à-dire, au seul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promise ; jamais on n'est en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il soit des plus belles couleurs ; & l'Académie qui enfreindroit cette règle, seroit aussi coupable que le Juge qui sacrifieroit l'innocence & le bon droit des clients à l'éloquence des Avocats. Je dis éloquence, en supposant qu'on puisse prodiguer ce titre jusqu'à le donner à de pompeux sophismes, en supposant qu'il puisse y avoir de véritable éloquence sans la vérité.

Il est donc démontré que la concession du prix au discours du Citoyen de Geneve emporte de droit l'adoption du sentiment soutenu par ce discours.

Il n'est pas moins vrai dans le fait que l'Académie de Dijon l'ait adopté, & que pour cette fois au moins elle ait été conséquente dans ses principes. On étoit déjà sûr, quand elle a proposé ce problème, qu'elle doutoit que... *Le rétablissement des Sciences & des Arts eut contribué à épurer les mœurs; ...* mais dans le déaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque.... *M. Rousseau*, dit-elle, a usé de la liberté des problèmes, la seule voye propre à éclaircir la vérité; il a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & l'Académie (de Dijon) a eu assez de bonne foi pour la couronner. Cela est clair; ce n'est donc point l'éloquence du discours qu'on a couronné, c'est la proposition que l'Académie de Dijon regarde comme une vérité. Ainsi cette Académie pense que *le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre les mœurs*. Que répondroit-elle maintenant à son Souverain, s'il lui disoit. „ Vous „ m'avez trompé dans les représentations „ que vous m'avez faites pour me déterminer à vous établir; vous ne m'avez „ montré que des utilités dans ce projet; „ vous m'avez dissimulé qu'il détruisoit le „ plus précieux de tous les avantages que „ je puisse procurer à tous mes sujets, la „ probité, la pureté des mœurs. Je n'ai  
garde

„garde de souffrir dans mes Etats une So-  
 „ciété qui est persuadée elle-même que l'ob-  
 „jet de ses travaux est la perversion des  
 „mœurs, & qui en fait une profession  
 „publique. *De ore suo te judico, &c.* Ren-  
 „trez donc dans le néant que méritent, Je-  
 „lon vous-mêmes, les Arts que vous exer-  
 „cez. Je ne veux protéger & laisser dé-  
 „corer du titre d'Arts *libéraux*, de *beaux*  
 „Arts, que ceux qui conduisent à la vertu,  
 Quel est l'Académicien & le Patriote qui,  
 pénétré de ces dangereuses conséquences,  
 ne croira pas obliger au fond & très-  
 essentiellement l'Académie de Dijon, *en lais-*  
*sant entrevoir au Public* qu'il y a quelqu'un  
 dans cette Société qui pense comme elle  
 pensoit, quand elle a sollicité son établis-  
 sement, qui pense comme l'Académie  
 Françoisé de Paris, & je crois pouvoit dire  
 hardiment, comme toutes les autres Acadé-  
 mies de l'Europe. Ce bon office déplaît à cel-  
 le de Dijon; elle s'en offense; elle la paye  
 par des invectives; elle ne veut pas absolu-  
 ment qu'on croye qu'il y ait un seul homme  
 chez elle qui fasse des sciences le cas qu'en  
 font tous les Sçavans de l'Europe revol-  
 tés contre son problème. *Non est qui fa-*  
*ciat bonum, non est usque ad unum.* Après  
 la déclaration formelle de ces Messieurs, je  
 me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je sors de la question. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des Académiciens de Dijon qui ne soit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui soit capable de commettre l'indécence de refuser, par un écrit, une décision qui auroit passé contre son avis.

Voilà, sans doute, le grand argument de Messieurs de Dijon; mais qu'ils se dépoilent pour un moment de leur préjugé, & que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur problème comme une conspiration contre la République des Lettres; alors ils sentiront que cet Académicien, assez brave pour les contredire en face & par écrit, loin d'être un traître, comme ils le pensent, seroit un digne Citoyen, qui, en se faisant leur délateur, ne seroit qu'obéir aux loix les plus positives, un Héros de cette République, qui en affrontant les ressentimens des conjurés, mériteroit, dans Dijon même, les titres de pere & de libérateur de la patrie.

Puisque l'Académicien réel de Dijon seroit si louable, celui qui a emprunté son titre ne sauroit être criminel; aussi le sentiment contraire est-il encore réservé à la seule Académie de Dijon.

L'illustre Secrétaire d'une Académie déjà célèbre, quoique naissante, n'ignoroit pas

mon

mon déguisement, quand il m'écrivoit ces traits que j'ai rapporté ci-devant. „ Nous „ avoris tous intérêt d'applaudir à votre „ triomphe. Votre gloire augmente la nô- „ tre: tous les Littérateurs vous doivent „ des couronnes, comme on en donnoit au- „ trefois aux libérateurs des Nations. „

Enfin, Messieurs de Dijon reconnoissent le tribunal du Public, c'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux procédés est indigne de gens de Lettres, de celui qui tend à faire regarder ces Lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs & le poison de la Société, ou de celui qui a pour but de leur conserver le précieux avantage d'être le lien le plus doux & le plus pur de cette Société, le flambeau qui rend l'esprit juste, la règle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverse & de former l'homme de bien. C'est à lui qu'il appartient de décider qui des deux est *indigne de la profession des Lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces Lettres, & de leur substituer l'ignorance & la barbarie, ou de celui qui se consacre à la défense de leur honneur & de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher & fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'estime & de l'honneur des Nations. C'est

ce dernier personnage que fait & fera toute sa vie,

## LE CAT.

*A Rouen, ce 25 Août 1752.*

P. S. Il paroît par le délavé de Messieurs de Dijon, que M. Rousseau a imprimé une réponse à la réfutation que j'ai faite de son discours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponse, qui a, dit-on, cinq ou six pages. Je ne l'ai point encore vue, & je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je la voye.

Si M. Rousseau me chicane, comme Messieurs de Dijon, sur mon déguisement, je viens de répliquer à sa réponse; s'il est question du fond de notre dispute, mon illustre adversaire a donné assez de preuves de la fécondité de son génie à soutenir des propositions fausses, pour devenir aisément qu'il ne restera jamais court, quelque démontré que soit son tort. Le seul sentiment que m'inspire son obstination, est de gémir sur cette fécondité fatale, sur cet abus manifeste des Talens, des Sciences & des Arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut causer aux amateurs, & de l'obstacle qu'il peut apporter aux progrès des Lettres, ne produit à son Auteur même d'autre avantage, *si non,*

dit

dit le grand Descartes, *que peut-être il en-  
rivrera d'autant plus de vanité, que ses spé-  
culations seront plus éloignées du sens com-  
mun, à cause qu'il aura dû employer plus  
d'esprit & d'artifice à tâcher de les rendre  
vraisemblables.* Le Citoyen de Geneve  
a cultivé les Lettres avec tant de distinction,  
que nous avons lieu d'espérer qu'elles lui  
auront élevé l'ame au-dessus de cette foi-  
blesse. Malgré cette fécondité de M.  
Rousséau, on ne voit cependant paroître  
de lui que ces premières raisons tournées  
de différentes façons, ainsi qu'il l'avoue  
dans cette *réponse* au discours de Lyon qu'il  
annonçoit comme la *derniere*. Je suis donc  
persuadé qu'il n'y a pas une des raisons  
employées dans cette réponse de M. Rouf-  
seau à notre ouvrage, qui ne soit déjà ré-  
futée dans ce même ouvrage auquel il ré-  
pond. Or ceux qui ont lu l'un & l'autre,  
les y trouveront aussi-bien que moi: ainsi  
je me passerai fort bien de voir cette ré-  
ponse; & quand je la verrois, j'en n'y re-  
pliquerois point. Je me ferois un crime  
vis-à-vis du Public de pousser plus loin ce  
démêlé littéraire, accoûtumé que je suis de  
n'en avoir jamais que pour venger mon  
honneur offensé, ou pour défendre la vie  
des hommes contre des pratiques di-  
ctées par l'erreur & la témérité.



## DISCOURS

*Sur les Avantages des Sciences & des Arts.* Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

**O**n est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or : partout la Barbarie a précédé l'établissement des Sociétés ; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les Peuples. Partout les besoins & les crimes forcèrent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans ; la reconnoissance & la crainte éleverent les Trônes & les Autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre : de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent, les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus sages & plus heureuses. Tandis que la plus grande

de



de partie du monde étoit inéconnue, que l'Europe étoit sauvage, & l'Asie esclave, la Grèce pensa, & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable : Des Philosophes formèrent les mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refuse d'ajouter foi aux traditions qui nous disent que les Orphée & les Amphion attirèrent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on est forcé, par l'histoire, de convenir que cette heureuse révolution est due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Législateurs de la Grèce ? Peut-on nier qu'ils ne fussent les plus vertueux & les plus sçavans de leur siècle ? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumière à l'esprit, & ils y avoient joint les secours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crète, en Egypte, chez toutes les Nations où ils avoient crû trouver à s'instruire.

Tandis qu'ils établissoient leurs divers systèmes de politique, par qui les passions particulières devenoient le plus sûr instrument du bien public, & qui faisoient germer la vertu du sein même de l'amour propre ; d'autres Philosophes écrivoient sur la morale, remontoient aux premiers princi-

pes des choses, observoient la nature & ses effets. La gloire de l'esprit & celle des armes avançaient d'un pas égal; les sages & les héros naissoient en foule; à côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit les Aristide & les Socrate. La superbe Asie vit briser ses forces innombrables, contre une poignée d'hommes, que la Philosophie conduisoit à la gloire. Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit: les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme. En un mot la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Grèce.

Opposera-t'on à ce brillant tableau les mœurs grossières des Perses & des Scithes? J'admirerais, si l'on veut, des Peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois; qui couchent sur la terre, & vivent de légumes. Mais est-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur? Quel spectacle nous présenteroit le genre humain, composé uniquement de Laboureurs, de Soldats, de Chasseurs & de Bergers? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours? Erigera-t'on en vertus, les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être; le corps est exercé,

cé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.

Les Perfes n'eurent pas plutôôt fait la conquête de l'Asie, qu'ils perdirent leurs mœurs; les Scithes dégénérent aussi, quoique plus-tard: des vertus si sauvages sont trop contraires à l'humanité, pour être durables; se priver de tout & ne désirer rien, est un état trop violent; une ignorance si grossière ne sçauroit être qu'un état de passage. Il n'y a que la stupidité & la misère qui puisse y assujettir les hommes.

Sparte, ce phénomène politique, cette république de soldats vertueux, est le seul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par institution & par choix. Ses loix si admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres, l'exposition des enfans, le vol autorisé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oisiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'esprit pros crits & méprisés, l'austérité & la férocité des mœurs qui en étoient la suite, & qui aliénèrent bientôt tous les alliés de la république, sont déjà d'assez justes reproches; peut-être ne se borneroient-ils pas là, si les particularités de son histoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle se fit une vertu artificielle

M §

en se

en se privant de l'usage de l'or ; mais que devenoient les vertus de ses Citoyens, sitôt qu'ils s'éloignoient de leur patrie ? Lyfandre & Pausanias n'en furent que plus aisés à corrompre. Cette Nation qui ne respiroit que la guerre, s'est elle fait une gloire plus grande dans les armes que sa rivale, qui avoit réuni toutes les sortes de gloire ? Athènes ne fut pas moins guerriere que Sparte ; elle fut de plus sçavante, ingénieuse & magnifique ; elle enfanta tous les arts & tous les talens ; & dans le sein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus sage des Grecs. Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, elle fut vaincue, il est vrai, & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par une très-grande supériorité de succès. La gloire des Lacédémoniens fut peu solide ; la prospérité corrompit leurs institutions, trop bizarres pour pouvoir se conserver long-tems ; la fiere Sparte perdit ses mœurs comme la sçavante Athènes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de sa réputation : & tandis que les Athéniens & plusieurs autres Villes luttoient contre la Macédoine pour la liberté de la Grèce, Sparte seule languissoit dans le repos, & voyoit

voit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les états dont la Grèce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre ? à peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous, il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systèmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les Arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie ; enfin l'incalculable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédé comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité,

rité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science? Quoi! le don de penser seroit un présent funeste de la divinité? les connoissances & les mœurs seroient incompatibles? la vertu seroit un vain phantôme produit par un instinct aveugle? & le flambeau de la raison la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir? Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raison & de la vertu?

Comment prouve-t-on de si bizarres paradoxes? On objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux institutions primitives des états; on cite pour exemple Athènes & Rome. Euripide & Demosthène ont vû Athènes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens; Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur Pays; ils en ont donc été la cause. Conséquence peu fondée, puisqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des Loix & la corruption des mœurs aient beaucoup

coup influé sur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué? La corruption suit de près la prospérité, les sciences font pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems : des choses si diverses peuvent naître ensemble & se rencontrer, mais c'est sans aucune relation entr'elles de cause & d'effet.

Athènes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens, tous leurs Citoyens étoient Soldats, toutes leurs vertus étoient nécessaires, les occasions même de corrompre leurs mœurs n'existoient pas. Peu après elles acquirent des richesses & de la puissance. Une partie des Citoyens ne fut plus employée à la guerre ; on apprit à jouir & à penser. Dans le sein de leur opulence ou de leur loisir, les uns perfectionnerent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux ; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables dispositions, étendirent les limites de l'esprit, & créèrent une gloire nouvelle.

Ainsi tandis que les uns, par le spectacle des richesses & des voluptés, prophanoient les Loix & les mœurs ; les autres allumoient le flambeau de la Philosophie & des Arts, instruisoient ou célébroient les ver-

vertus, & donnoient naissance à ces vices si chers aux gens qui savent penser, l'atticisme & l'urbanité. Des occupations si opposées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications ? pouvoient-elles produire les mêmes effets ?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne se soit répandue quelquefois jusques sur les lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux ; mais doit-on confondre la noble destination des sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire ? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philosophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le sage Poëme de Virgile ?

D'ailleurs les ouvrages licentieux sont ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la science & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les Pays ont eü des passions ; ils les ont chantées. La France avoit des Romanciers & des Troubadours, long-tems avant qu'elle eût des Sçavans & des Philosophes. En supposant donc que les Sciences & les Arts eussent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées inspirées par les passions n'en auroient pas moins été réalisées en Prose & en Vers ; avec cette diffé-

ren-



sence, que nous aurions eû de moins tout ce que les Philosophes, les Poëtes & les Historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athènes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine ; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout : & c'est perdre le tems que de chercher des causes particulières, où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maîtresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis ; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les Loix d'une petite Ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier : elles avoient pû suffire contre les factions des Manlius, des Cassius & des Gracques : elles succomberent sous les Armées de Silla, de César & d'Octave ; Rome perdit sa liberté, mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les Soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des Nations. Ses tyrans étoient tour à tour déclarés peres de la patrie & massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer Empereur ; & l'Auguste Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. *Étranges alternatives d'esclavage & de ty-*  
ran-

rannie, mais telles qu'on les a vûes dans tous les états où la milice dispoſoit du trône. Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverſer & toulér aux pieds ce vieux coloffe ébranlé de toutes parts; & de ſes débris ſe formerent tous les empires qui ont ſubſiſté depuis.

Ces ſanglantes révolutions ont-elles donc quelque choſe de commun avec les progrès des Lettres? par-tout je vois des cauſes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut ſous des Empereurs Philoſophes. Seneque a-t'il donc été le corrupteur de Néron? eſt-ce l'étude de la Philoſophie & des Arts qui fit autant de monſtres, des Caligula, des Domitien, des Heliogabale? Les lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome, ne tomberent-elles pas ſous ces régnes cruels? Elles s'affoiblirent ainſi par degrés avec le vaſte empire, auquel la deſtinee du monde ſembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une ſeconde fois, avec la Barbarie & la ſervitude, ſes compagnes-fidèles.

Diſons donc que les Muſes aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Partout je les vois prodiguer leurs bienfaits ſur les Nations, au moment, où elles ſont le plus

plus florissantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Russie, sitôt qu'elles ont été attirées dans ce puissant Empire par le Héros singulier, qui en a été pour ainsi dire le créateur: le Législateur de Berlin, le conquérant de la Silésie, les fixe aujourd'hui dans le Nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il est arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas survécu long-tems à celle des lettres, c'est qu'elle étoit à son comble, lorsque les lettres ont été cultivées, & que le sort des choses humaines est de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les sciences y contribuent, elles périssent infailliblement frappées des mêmes coups, en sorte que l'on peut observer que les progrès des lettres & leur déclin sont ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'esprit humain après une éclipse de plusieurs siècles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des sciences. Mais

dans quel temps reprirent-elles cette nouvelle vie? ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits Royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une Ville; de ces Peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une patrie toujours prête à leur échapper: C'est une Monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes les parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gayement pour la sûreté de l'état, vingt millions de Citoyens heureux & tranquilles, occupés à la prospérité intérieure, cultivent sans alarmes les immenses campagnes, font fleurir les Loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des Villes: toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la faible image du bon règne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre: la France riche, guerrière  
& ca-

& sçavante, est devenue le modèle & Parabitre de l'Europe ; elle sçait vaincre & chanter ses victoires : les Philosophes mesurent la Terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? Dans quel siècle a-t'il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t'il enfin de supérieur dans l'antiquité au siège de Bergoploom, & à ces braves grenadiers renouvelés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les Héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des Sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presque entièrement proscrius parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des Lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des Grands, la tyrannie des peres, la bisarrerie de la

vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices raffinés & délicats; c'est que partout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption, elles ne se trouvent que dans la Capitale seulement, & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oisiveté. Les Provinces entières & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t'on toute la Nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les Sciences & les Lettres ne cessent point de déposer contre elle; la morale la démasque, la Philosophie hu-  
milie

mâlie ses petits triomphes ; la Comedie , la Satyre, l'Epigrame la percent de mille traits.

Les bons Livres sont la seule defense des esprits foibles, c'est-à-dire, de trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidelement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licentieuses, qui dispaissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les Sçavans, les Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence ; il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illustré le dernier Regne, à peine en trouve-t'on deux ou trois qui aient abusé de leurs talens. Qu'el- le proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre humain a retiré des Sciences cultivées. Des Ecrivains, la plupart obscurs, se sont jetés de nos jours dans de plus grands excès ; heureusement cette

corruption & peu duré; elle paroît presque entièrement éteinte ou épuisée. Mais c'étoit une suite particulière du goût léger & frivole de notre Nation; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de semblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me dispenser de parler du luxe, puisqu'il naît immédiatement des richesses, & non des Sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faste & de la mollesse, qui est le seul que la morale puisse condamner ou restreindre?

Il est, à la vérité, une sorte de luxe ingénieux & sçavant qui anime les Arts & les élève à la perfection. C'est lui qui multiplie les productions de la Peinture, de la Sculpture & de la Musique. Les choses les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes; & une Nation seroit justement méprisée, qui, pour augmenter le nombre des Peintres & des Musiciens, se laisseroit manquer de Laboureurs & de Soldats. Mais lorsque les armées sont complètes, & la terre cultivée, à quoi employer le loisir du reste des Citoyens? je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas se donner des Tableaux, des Statues & des Spectacles.

Vou-



Vouloir rappeler les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'est vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau; c'étoit la folie de Caton: avec l'honneur & les préjugés héréditaires dans la famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut enfin sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie. Les Anciens Romains lutoient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses: ils se consacroient tout entiers à leur Patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers temps on ne sçavoit qu'exister; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées: on étoit alors dans une impossibilité physique d'être voluptueux; & qui vouloit être lâche, devoit se résoudre à être esclave. Les Etats s'accrurent: l'inégalité des biens s'introduisit nécessairement: un Proconsul d'Asie pouvoit-il être aussi pauvre, que ces Consuls anciens demi-Bourgeois & demi-Payfans, qui ravageoient un jour les champs des Fidélites, & revenoient le lendemain cultiver les leurs? Les circonstances seules ont fait ces différences: la pauvreté ni la richesse ne font point la vertu; elle

est uniquement dans le bon ou le mauvais usage des biens ou des maux que nous avons reçus de la Nature & de la fortune.

Après avoir justifié les Lettres sur l'article du luxe, il me reste à faire voir que la politesse qu'elles ont introduit dans nos mœurs, est un des plus utiles présens qu'elles puissent faire aux hommes. Supposons que la politesse n'est qu'un masque trompeur qui voile tous les vices, c'est présenter l'exception au lieu de la règle, & l'abus de la chose à la place de la chose même.

Mais que deviendront ces accusations, si la politesse n'est en effet que l'expression d'une âme douce & bienfaisante ? L'habitude d'une si louable imitation seroit seule capable de nous élever jusqu'à la vertu même ; tel est le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politesse des mœurs, plus de Philosophie qu'on ne pense ; elle respecte le nom & la qualité d'homme ; elle seule conserve entre eux une sorte d'égalité fictive, foible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour propre ; elle est le sacrifice perpétuel de l'humeur & de l'esprit de singularité.

Dira-

Dira-t'on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonstrations de douceur, de bienveillance, n'est composé que de perfides & de duppes? croira-t'on que tous soient en même tems & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne sont point assez parfaits pour se montrer sans voile: la politesse est un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les ressemblances générales qu'elle répand sur eux: sans elle, la société n'offrirait que des disparates & des chocs; on se haïroit par les petites choses; & avec cette disposition, il seroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus souvent besoin de complaisance que de services; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans sa vie. Mais une société douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politesse place les vertus; elle seule leur enseigne ces combinaisons fines, qui les subordonnent les unes aux autres dans d'admirables proportions, ainsi que ce juste milieu, au deçà & au delà duquel elles perdent insensiblement de leur prix.

On ne se contente pas d'attaquer les sciences dans les effets qu'on leur attri-

tribue ; on les empoisonne jusques dans leur source ; on nous peint la curiosité comme un penchant funeste ; on charge son portrait des couleurs les plus odieuses. J'avouerai que l'allégorie de Pandora peut avoir un bon côté dans le système moral : mais il n'en est pas moins vrai que nous devons à nos connoissances, & par conséquent à notre curiosité, tous les biens dont nous jouissons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie se passeroit à remper sur la petite portion de terrain destiné à nous nourrir & à nous engourdir un jour. L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin ; tout est danger alors pour notre fragilité ; la mort gronde sur nos têtes, elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître ?

Telle est la noble distinction d'un être pensant : seroit-ce donc en vain que nous aurions été doués seuls de cette faculté divine ? C'est s'en rendre digne que d'en user.

Les premiers hommes se contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled ; ensuite on creusa dans ses entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès se font

se font faits dans les Sciences; on ne s'est pas contenté des découvertes les plus nécessaires; on s'est attaché avec ardeur à celles qui ne paroissent que difficiles & glorieuses. Quel étoit le point où l'on auroit dû s'arrêter? Ce que nous appelons génie, n'est autre chose qu'une raison sublime & courageuse; il n'appartient qu'à lui seul de se juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des distances si énormes, sont nos guides dans la navigation; & l'étude de leurs situations respectives, qu'on n'a peut-être regardé d'abord que comme l'objet de la curiosité la plus vaine, est devenue une des Sciences la plus utile. La propriété singulière de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la Nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immensité des Mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle scène de merveilles, que nos yeux ne soupçonnoient pas.

Les expériences du tube électrisé sembloient n'être qu'un jeu; peut-être leur devra-t'on un jour la connoissance du regne universel de la Nature.

Après la découverte de ces rapports si imprévus, si majestueux, entre les plus petites

tites & les plus grandes choses, quelles connoissances oserions-nous dédaigner? En sçavons-nous assez pour mépriser ce que nous ne sçavons pas? Bien loin d'étouffer la curiosité, ne semble-t'il pas au contraire, que l'Être suprême ait voulu la réveiller par des découvertes singulieres, qu'aucune analogie n'avoient annoncées?

Mais de combien d'erreurs est assiégée l'étude de la vérité? quelle audace, nous dit-on, ou plutôt qu'elle témérité de s'engager dans des routes trompeuses, où tant d'autres se sont égarés? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que nous osons entreprendre; la crainte éternelle des maux, nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse au contraire consiste seulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'Auteur de la Nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes; ils se sont trompés: Doit-on s'en étonner? plaignons-les, profitons de leurs fautes; & corrigeons-nous; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit

falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systèmes, la plupart si répréhensibles & si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mène à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard ?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter ; ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flatoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asyle de mœurs ; d'autres usoient des richesses comme d'un instrument de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux Rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous ; un seul esprit, un seul système n'enferme pas toute la science ;

c'est

c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste milieu; c'est par le combat des erreurs qui s'entre-détruisent, que la vérité triomphe: ces diverses parties se modifient, s'élèvent & se perfectionnent mutuellement; elles se rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités; les nuages se dissipent, & la lumière de l'Évidence se leve.

Je ne dissimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La Métaphysique vouloit connoître la nature des esprits; & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations: le Physicien a entrepris l'Histoire de la Nature, & n'a imaginé que des Romans; mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t'il pas fait de découvertes admirables? La Chymie n'a pû nous donner de l'or; & la folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses & ses mélanges. Les Sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs dérèglemens; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les Anciens à cet égard paroissent même plus sages que nous: nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations; il n'y a si petit Professeur qui



qui n'ait les argumens & les dogmes, & par conséquent les erreurs & les absurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philosophie en dialogues : chacun des Interlocuteurs faisoit valoir son opinion ; on dispuoit, on cherchoit, & on ne se piquoit point de prononcer : Nous n'avons peut-être que trop écrit sur l'évidence ; elle est plus propre à être sentie qu'à être définie : mais nous avons presque perdu l'Art de comparer les probabilités & les vraisemblances, & de calculer le degré de constamment qu'on leur doit. Qu'il y a peu de choses démontrées ! & combien n'y en a-t'il pas, qui ne sont que probables ! Ce seroit rendre un grand service aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'esprit de système qui s'est long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit presque que nous égaler, devoit régler l'acquisition, l'enchaînement & le progrès de nos idées ; nous avons besoin d'un ordre entre les diverses Sciences, pour nous conduire des plus simples aux plus composées, & parvenir ainsi à construire une espèce d'observatoire spirituel, d'où nous puissions contempler toutes nos Connoissances ; ce qui est le plus haut degré de l'esprit.

La plupart des Sciences ont été faites au hazard ; chaque Auteur a suivi l'idée qui  
le

le dominoit, souvent sans ſçavoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres feront extraits & refondus, conformément à un certain ſyſtème qu'on ſe fera formé ; alors les eſprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & ſouvent en arriere. Mais quel eſt le génie en état d'embrasser toutes les connoiſſances humaines, de choiſir le meilleur ordre pour les préſenter à l'eſprit ? Sommes-nous aſſez avancés pour cela ? Il eſt du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'Histoire des Lettres.

Le Temple des Sciences eſt un édifice immense, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiècles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte ; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la Mer, doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut ? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la poſtérité ? Ne bornons point nos idées à notre vie propre ; étendons-les ſur la vie totale du genre humain ; méritons d'y participer ; & que l'inſtant rapide où nous aurons veçû, ſoit digne d'être marqué dans ſon Histoire.

Pour

Pour bien juger de l'élevation d'un Philosophe, ou d'un homme de Lettres, au dessus du commun des hommes, il ne faut que considérer le sort de leurs pensées: celles de l'un, utiles à la Société générale, sont immortelles, & consacrées à l'admiration de tous les siècles; tandis que les autres voyent disparaître toutes leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vû naître; chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'Astrologie judiciaire, de la Cabale, & de toutes les Sciences qu'on appelloit *Ocultes*: elles n'ont servi qu'à prouver que la curiosité est un penchant invincible; & quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en usurpoient si honteusement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta non sur les *Scavans*, mais sur les *Sophistes*; non sur les Sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire: Socrate étoit chef d'une Secte qui enseignoit à douter; & il censuroit, avec justice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir. La vraie Science est bien éloignée de cette affectation. Socrate est ici té-

moins contre lui-même ; le plus Savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices ; elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus. On demande, par exemple, ce que deviendrait l'Histoire, s'il n'y avoit ni Guerriers, ni Tyrans, ni Conspirateurs. Je réponds, qu'elle seroit l'Histoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; si les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus besoin, ni de Juges, ni de Magistrats, ni de Soldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur resteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choses naturelles, l'exercice de l'esprit sont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences sont nées de l'oïveté, c'est abuser visiblement des termes. Elles naissent du loisir, il est vrai ; mais elles garantissent de l'oïveté. Le Citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le Géomètre, ou l'Anatomiste ; j'avoue que son travail est de première nécessité : mais sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? & parce qu'il est plus nécessaire que les Loix, le

le Laboureur fera-t'il élevé au - dessus du Magistrat ou du Ministre? Il n'y a point d'absurdités où de pareils principes ne pussent nous conduire.

Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de Laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer. C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels préjugés n'a-t'on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuisibles aux qualités morales? Quoi! l'exercice du raisonnement, qui nous a été donné pour guide; les Sciences Mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos besoins présents, tiennent l'esprit si éloigné des idées inspirées par les sens & par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la première science de l'homme; les observations de la Nature, si nécessaires à la conservation de notre être; & qui nous élèvent jusqu'à son Auteur: toutes ces connoissances contribueroient à détruire les mœurs! Par quel pro-

dige opéreroient-elles un effet si contraire aux objets qu'elles se proposent? Et on ose traiter d'éducation insensée, celle qui occupe la jeunesse de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'esprit des hommes! Quoi, les Ministres d'une Religion pure & sainte, à qui la jeunesse est ordinairement confiée parmi nous, lui laisseroient ignorer les devoirs de l'homme & du Citoyen! Suffit-il d'avancer une imputation si injuste, pour la persuader? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses; cette éducation fondée sur des principes barbares, qui donnoit un Gouverneur pour apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance, un autre enfin pour enseigner à ne point mentir; comme si les vertus étoient divisées, & devoient former chacune un art séparé. La vertu est un être unique, indivisible: il s'agit de l'inspirer, non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On se livre ensuite à des nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences, sous prétexte que le luxe va rarement sans elles, & qu'elles ne vont jamais sans lui. Quand j'accorderois cette proposition, que pourroit-on en conclure? La plupart des Sciences me paroissent d'abord parfaitement désintéressées dans cette prétendue objecti-

on;

on; le Geomètre, l'Astronome, le Physicien ne sont pas suspects assurément. À l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'est un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, sans le bien connoître. Quoique cette question doive être regardée comme étrangère à mon sujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raisonner sur cette matière que par comparaison du passé au présent, on en tirera les plus mauvaises conséquences du monde. Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots passa pour un voluptueux; de siècle en siècle, on n'a jamais cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaissoit fidèlement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe sont devenus les liens des Nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, & se massacrer mutuellement: Tel étoient ces siècles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans; les sujets devo-

noient à charge à l'Etat ; sitôt qu'ils étoient déformés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du Nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolèrent le neuvième siècle, n'avoient d'autres sources que la misère d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimère de la politique, & qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des Citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout ; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de Citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces : les proportions y sont encore



encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'exces; le nécessaire commode assez rare; l'Artisan & le Laboureur, c'est-à-dire, le Corps de la Nation, borné à la simple existence; enforte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jetée sur une très-petite partie du Corps politique, qui fait la force & la santé du reste.

Mais, nous dit-on, les Arts amoindissent le courage; on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes? Quelle injustice d'en accuser les Sciences! Il seroit trop long d'en rechercher ici les causes. Il suffira de citer pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Espagne, de l'Angleterre & de la France, c'est-à-dire, des Nations les plus guerrières & les plus sçavantes.

Des Barbares ont fait de grandes conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés: J'en conclusai, si l'on veut, qu'un peuple n'est pas invincible pour être sçavant. A toutes ces révolutions, j'opposerai seulement la plus vaste & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'est celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont subjuguée avec une

poignée de soldats ; preuve sans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'est enfin une barbarie passée de mode, de supposer que les hommes ne sont nés que pour se détruire : Les talens & les vertus militaires méritent sans doute un rang distingué dans l'ordre de la nécessité ; mais la Philosophie a épuré nos idées sur la gloire ; l'ambition des Rois n'est à ses yeux que le plus monstrueux des crimes : grâces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous osons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques Nations au sein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire & de la vertu, ce sont des exceptions si singulières, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les Sciences : pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les Contrées sçavantes & heureuses de l'Europe, de ces régions funestes, où l'homme est ennemi né de l'homme, où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins, où  
sont

font ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la Nature ? L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Par tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions & les crimes. La terre abandonnée sans culture, n'est point oisive ; elle produit des épines & des poisons, elle nourrit des monstres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola ; mais j'admirerai plus encore un Etat puissant & bien gouverné, où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à la charrue ; dans un siècle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la Philosophie & des Lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ses raves cuites sous la cendre, méprise l'or de Pyrrhus ; mais Titus, dans la somptuosité de ses Palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits & par ses loix, devient le Héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux,

justique ou barbare, que j'admirois en frémissant; j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit: j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau spectacle de la Nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur; les Sciences & les Arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumières pour dissiper leurs prestiges, de l'élevation pour apprécier leur petitesse, des attraits enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement \*. Les Sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumières, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur: elle sçait tour à  
tour

\* Considérations sur les mœurs.

tour s'abstenir & jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des Arts pour la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les Arts du monde : que restera-t-il ? les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts ; les Arts sont nécessaires à une Nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi s'abuse-t-elle pas ? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La Sculpture, la Peinture flètent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent des vertus & les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; César versoit des larmes

larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit, qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus ; elle suspend la pensée : elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels ; elle anime la valeur, & préside aux plaisirs.

Ne semble-t'il pas que la divine Poësie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature ? Quelle ame peut-êtré inaccessible à sa touchante magie ? elle adoucit le maintien sévère de la vérité, elle fait sourire la sagesse ; les chef-d'œuvres du Théâtre doivent être considérés comme de sçavantes expériences du cœur humain.

C'est aux Arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les grâces de l'esprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la société ; ils ont doré les liens qui nous unissent, orné la scène du monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.





DERNIERE  
R E P O N S E  
DE  
J. JACQUES ROUSSEAU  
DE GENEVE.

C'est avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des Lecteurs oisifs qui se soucient très-peu de la vérité : mais la manière dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain. par les Philosophes.

Il faut me répéter ; je le sens bien, & le public neme le pardonnera pas. Mais les sages diront : Cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des siennes. \*

Comme

\* Il y a des vérités très-certaines qui au premier coup d'œil paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du Peuple que le soleil est plus près de nous en hyver qu'en été, ou qu'il est couché avant que

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la question & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenûes & que je soutiendrai aussi long-tems que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les Sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux Arts, & l'expérience les

a per-

nous cessons de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais Philosophes se hâtent moins; & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes; ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-tems & profondément medité mon sujet, & j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévûe & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.



• perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles, qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs.\*

Si

\* *Les connoissances rendent les hommes doux,* dit ce Philosophe célèbre dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois sublime respire par tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, & ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des Lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux : Mais la douceur qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame : La vertu n'est pas toujours douce ; elle sçait s'armer à propos de sévérité contre le vice, elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le jésuite au méchant ne sçait point pardonner.

Ce fut une réponse très sage que celle d'un Roi de Lacedémone à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son Collègue Charillus. *Et comment seroit-il bon,* leur dit-il, *s'il ne sçait pas être terrible aux méchants ?* Brutus n'étoit point un homme doux ; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences, il n'en résulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes, qui sont faits pour guider les autres. Socrate sçavant & vertueux fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux Nations ; les méchans en tirent beaucoup de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de Philosophie à Athènes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des Sciences & des Arts. \*

C'est

& pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux Peuples le goût des Lettres.

\* Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les Artistes, l'autre pour les Orateurs, le troisième pour les Poètes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les Poètes, les Artistes, les Fanatiques, les Rheteurs triomphèrent ; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siècle en avançant que Socrate n'y eût point bû la Ciguë.

C'est une question d'examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : mais c'est une folie de prétendre que les chimères de la Philosophie, les erreurs & les mensonges des Philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots ? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, sçavoir & Philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus : car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt & plus l'extérieur se compose : \* c'est ainsi que la

*Seconde Tome.* P cultu-

\* Je n'assiste jamais à la représentation d'une Comédie de Molière que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossière qu'obscène, tout blesse leurs chastes oreilles ; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés ;

culture des Lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; & ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, & répandent par tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu ; mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, & rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence ; que celui qui se rend utile travaille pour les autres, & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oïiveté qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe.

Le

Cependant si l'on comparoit les mœurs du siècle de Molière avec celles du nôtre, quel qu'un croira-t'il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

Le goût du luxe accompagne toujours celui des Lettres, & le goût des Lettres accompagne souvent celui du luxe\*: toutes ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulières de cette contrariété. Mais la première idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience: & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les sources

P 2

ces

\* On m'a opposé quelque fois le luxe des Asiatiques, par cette même manière de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sçais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorans que nous: mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les Lettres, comptoient parmi eux cinq cent quatre-vingt Poètes classiques vers le milieu du siècle dernier.

ces de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obscurité des anciens-tems & la rusticité des anciens Peuples, on aperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infailible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, & ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche \* mere

\* Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes ; je consens qu'elles m'honorent de l'épithète de Pedant si redoutée de tous nos galans Philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs ; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme & la femme sont faits pour s'aimer & s'unir ; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société & dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles délaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal, & reçoivent souvent elles mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une Religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse & monacale capable de rendre ridicule tout

Seconde de tous les autres vices. La vertu  
P 3 n'est

homme & je dirois presque toute femme qui oseroit s'en piquer; tandis que chez les Payens cette même vertu étoit universellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, sans que la Religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le Cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les Peuples d'Espagne & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les Peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjugué, & Pyrrus vainqueur, chassé de l'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du Poète Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que dans une de ses Tragédies, Cléomènes s'amusoit à causer tête à tête avec son amante au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je sçais mieux mettre le tems à profit : Je le crois, lui repliqua Dryden, mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un Héros.

n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme \*.

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les Peuples sçavans ont été corrompus, & c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de Peuple à Peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté ; on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même Peuple, & comparant les progrès de ses connoissances avec les révo-

\* Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sais combien de fort sçavans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de Peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? Ces manières d'argumenter peuvent être bonnes pour des Rhéteurs, ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les Philosophes doivent raisonner d'autre sorte.



révolutions de ses mœurs. Or le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de chaque Peuple, a été celui de son ignorance; & qu'à mesure qu'il est devenu sçavant, Artiste, & Philosophe, il a perdu ses mœurs & la probité; il est redescendu à cet égard au rang des Nations ignorantes & vicieuses qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici: C'est que tous les Peuples barbares, ceux mêmes qui sont sans vertu honorent cependant toujours la vertu, au lieu qu'à force de progrès, les Peuples sçavans & Philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble & qu'il ne faut plus espérer de remède.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la Doctrine qu'on m'oppose.

„ Les hommes sont méchans naturellement; ils ont été tels avant la formation des sociétés; & par tout où les sciences n'ont pas porté leur flambeau, les Peuples, abandonnés aux seules facultés de l'instinct, réduits avec les lions & les ours à une vie

» purement animale, sont demeurés plongés  
 » dans la barbarie & dans la misère.

» La Grèce seule dans les anciens tems  
 » pensa & s'éleva par l'esprit à tout ce qui  
 » peut rendre un Peuple recommandable.  
 » Des Philosophes formerent les mœurs &  
 » lui donnerent des loix.

» Sparte, il est vrai, fut pauvre & igno-  
 » rante par institution & par choix ; mais  
 » ses loix avoient de grands défauts, ses Ci-  
 » toyens un grand penchant à se laisser cor-  
 » rompre ; la gloire fut peu solide, & elle  
 » perdit bientôt ses institutions, ses loix &  
 » ses mœurs.

» Athènes & Rome dégénèrent aussi.  
 » L'une céda à la fortune de la Macédoï-  
 » ne ; l'autre succomba sous sa propre gran-  
 » deur, parce que les loix d'une petite vil-  
 » le n'étoient pas faites pour gouverner le  
 » monde. S'il est arrivé quelquefois que  
 » la gloire des grands Empires n'ait pas  
 » duré long-tems avec celle des lettres,  
 » c'est qu'elle étoit à son comble lorsque  
 » les lettres y ont été cultivées, & que c'est  
 » le sort des choses humaines de ne pas du-  
 » rer long-tems dans le même état. En  
 » accordant donc que l'altération des loix  
 » & des mœurs aient influé sur ces grands  
 » événemens, on ne sera point forcé de  
 » convenir que les Sciences & les Arts y  
 » aient

„ ayent contribué : & l'on peut observer,  
 „ au contraire, que le progrès & la déca-  
 „ dence des lettres est toujours en pro-  
 „ portion avec la fortune & l'abbaissement  
 „ des Empires.

„ Cette vérité se confirme par l'expéri-  
 „ ence des derniers tems, où l'on voit dans  
 „ une Monarchie vaste & puissante la prof-  
 „ périté de l'état, la culture des Sciences  
 „ & des Arts, & la vertu guerrière con-  
 „ courir à la fois à la gloire & à la gran-  
 „ deur de l'Empire.

„ Nos mœurs sont les meilleures qu'on  
 „ puisse avoir; plusieurs vices ont été pro-  
 „ scrits parmi nous; ceux qui nous restent  
 „ appartiennent à l'humanité, & les scien-  
 „ ces n'y ont nulle part.

„ Le luxe n'a rien non plus de commun  
 „ avec elles; ainsi les désordres qu'il peut  
 „ causer ne doivent point leur être attri-  
 „ bués. D'ailleurs le luxe est nécessaire  
 „ dans les grands Etats; il y fait plus de bi-  
 „ en que de mal; il est utile pour occu-  
 „ per les Citoyens oisifs & donner du pain  
 „ aux pauvres.

„ La politesse doit être plutôt comptée  
 „ au nombre des vertus qu'au nombre  
 „ des vices: elle empêche les hommes de  
 „ se montrer tels qu'ils sont; précaution

„ très-nécessaire pour les rendre suppor-  
 „ tables les uns aux autres .

„ Les Sciences ont rarement atteint le  
 „ but qu'elles se proposent ; mais au moins  
 „ elles y visent. On avance à pas lents  
 „ dans la connoissance de la vérité ; ce qui  
 „ n'empêche pas qu'on n'y fasse quelque  
 „ progrès.

„ Enfin quand il seroit vrai que les Sci-  
 „ ences & les Arts amollissent le courage,  
 „ les biens infinis qu'ils nous procurent ne  
 „ seroient-ils pas encore préférables à cet-  
 „ te vertu barbare & farouche qui fait  
 „ frémir l'humanité ? „ Je passe l'inutile  
 & pompeuse revue de ces biens : & pour  
 commencer sur ce dernier point par un  
 aveu propre à prévenir bien du verbiage,  
 je déclare une fois pour toutes que si quel-  
 que chose peut compenser la ruine des  
 mœurs, je suis prêt à convenir que les Sci-  
 ences font plus de bien que de mal. Ve-  
 nons maintenant au reste.

Je pourrois sans beaucoup de risque  
 supposer tout cela prouvé, puisque de  
 tant d'affertions si hardiment avancées, il  
 y en a très-peu qui touchent le fond de  
 la question, moins encore dont on puisse ti-  
 rer contre mon sentiment quelque conclu-  
 sion valable, & que même la plupart d'en-  
 tr'elles

si elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

En effet, 1. Si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal: Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les Sciences atteignent rarement leur but; il y aura toujours beaucoup plus de tems perdu que de tems bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'aplomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Grèce fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des Philosophes, & à des Législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvu que le Peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eû de grands défauts: de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux Peuples sçavans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux Peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que deméchans hommes comme nous puissent avoir; cela peut être. Nous avons proscriit plusieurs vices; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâchés; ils sont seulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres: mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres. \* Il occupe les Citoyens oisifs.

Et

\* Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos cam-

Et pourquoi y a-t'il des Citoyens oisifs ?  
 Quand l'agriculture étoit en honneur, il  
 n'y avoit ni misère ni oisiveté, & il y avoit  
 beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cau-  
 se de luxe ; qu'on feint pourtant de vou-  
 loir séparer de celle des Sciences & des  
 Arts. Je conviendrais donc, puisqu'on se  
 veut si absolument, que le luxe sert au sou-  
 tien des Etats, comme les Cariatides ser-  
 vent à soutenir les palais qu'elles décorent ;  
 ou plutôt, comme ces poutres dont on  
 étaye

pages : l'argent qui circule entre les mains  
 des riches & des Artistes pour fournir à leurs  
 superfluités, est perdu pour la subsistance  
 du Laboureur, & celui-ci n'a point d'habit  
 précisément parce qu'il faut du galon aux  
 autres. Le gaspillage des matières qui ser-  
 vent à la nourriture des hommes suffit seul  
 pour rendre le luxe odieux à l'humanité.  
 Mes adversaires sont bien heureux que la  
 coupable délicatesse de notre langue m'em-  
 pêche d'entrer là dessus dans des détails qui  
 les feroient rougir de la cause qu'ils osent  
 défendre. Il faut des jus dans nos cuisines ;  
 voilà pourquoi tant de malades manquent  
 de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos  
 tables ; voilà pourquoi le paysan ne boit  
 que de l'eau. Il faut de la poudre à nos  
 petruques ; voilà pourquoi tant de pauvres  
 n'ont point de pain.

étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, tordez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer; mais à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement.\* Ceci n'est pas une assertion de légère importance; il me semble

\* Cette note est pour les Philosophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les Sciences ne feront que le rendre pire; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélèrent bien vite. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.



semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *rien* & de *rien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres, & de cette autre espèce d'hommes fripons & menteurs qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-tems désabusé de la chimère de l'Age d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-tems qu'on est désabusé de la chimère de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur

ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t'on à cela? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés & sçavans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette manière de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres Nations? Les Perses n'ont-ils pas eû leurs Mages, les Assyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs Gymnosophistes, les Celtes leurs Druides? Ochus n'a-t'il pas brillé chez les Pheniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la Philosophie étoit née chez les Barbares? C'étoient donc des sçavans à ce compte que tous ces peuples-là? *A côté des Miltiade & des Thémistocle, on trouvoit, me dit-on, les Aristide & les Socrate.* A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des Heros, vivoient dans un tems, Socrate & Platon, qui étoient des Philosophes, vivoient dans un autre; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de Philosophie, la Grèce avilie & dégénérée avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

*La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la Philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai : la Philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire, mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. Tel est l'infailible effet des connoissances de l'esprit. Je prie le Lecteur d'être attentif à cette conclusion. Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme. Les Sciences n'y ont donc que faire. En un mot, la Grèce dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Grèce. La Grèce ni le monde ne durent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.*

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admurerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre & vivent de légumes. Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai Philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler & se trahir mutuellement pour satisfaire leur mollesse ou*

*Seconde Tome. Q leur*

leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ? On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement, que la vertu parmi les autres. Quel spectacle nous présenteroit le Genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs, & de bergers ? Un spectacle infiniment plus beau que celui du Genre humain composé de Cuisiniers, de Poètes, d'Imprimeurs, d'Orphèvres, de Peintres & de Musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La Guerre est quelquefois un devoir, & n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui & mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours ? Si j'ai le bonheur de trouver un seul Lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jeter un coup d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tygres & les crocodiles. *Enigora-t-on en vertu les facultés de*  
*Pinsini**

*l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont, sur tout, des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. Je ne vois là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'âme esclave ne fait que ramper & languir. Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos Académies: „ Je ne vois là „ que d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. L'esprit „ est exercé, mais l'âme esclave ne fait que „ ramper & languir. „ Otez les arts du monde, nous dit-on ailleurs, que reste-t-il? les exercices du corps & les passions. Voyez, je vous prie, comment la raison & la vertu sont toujours oubliées! Les Arts ont donné l'être aux plaisirs de l'âme, les seuls qui soient dignes de nous. C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'éle-*

ver & d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un sçavant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé ? & eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été ! C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce qui ne devoit sa vertu qu'à la Philosophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-tems ait été précisément celui où il n'y avoit point de Philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Grèce ; toute la Grèce étoit corrompue, & il y avoit encore de la vertu à Sparte ; toute la Grèce étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre : cela est désolant. Mais enfin la fière Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la sçavante Athènes ; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela ? En-

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose ; voici la première, *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athènes fut vaincue, il est vrai ; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athènes eut dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avoit de grands revenus & plusieurs peuples étoient ses tributaires ; Sparte n'avoit rien de tout cela, Athènes sur tout par sa position avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponèse, & qui devoit seul lui assûrer l'Empire de la Grèce. C'étoit un port vaste & commode ; c'étoit une Marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne sçavoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait sur tout été de la part des Lacédémoniens une infraction des maximes de leur sage Législateur, il ne faut pas s'étonner

qu'à la longue le vrai courage fait emporter sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de sçavoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne fera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du Lecteur.

*Je suppose que tous les états dont la Grèce étoit composée, eussent suivis les mêmes loix que Sparte, que nous respectoient-ils de cette contrée si célèbre? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous seroit indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systèmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie; enfin, l'ineffimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur*  
de



*de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais, Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédé, comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.*

Supposons à notre tour qu'un Lacedémonien pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eut pû faire dans la place publique de Sparte.

„ Citoyens, ouvrez les yeux sur votre  
 „ aveuglement. Je vois avec douleur que  
 „ vous ne travaillez qu'à acquérir de la ver-  
 „ tu, qu'à exercer votre courage & mainte-  
 „ nir votre liberté; & cependant vous ou-  
 „ bliez le devoir plus important d'amuser  
 „ les oisifs des races futures. Dites-moi; à  
 „ quoi peut être bonne la vertu, si ce n'est  
 „ à faire du bruit dans le monde? Que vous  
 „ aura servi d'être gens de bien, quand per-  
 „ sonne ne parlera de vous? Qu'importera  
 „ aux siècles à venir que vous vous soyez  
 „ dévoués à la mort aux Termopiles pour le  
 „ salut des Athéniens, si vous ne laissez com-  
 „ me eux ni systèmes de Philosophie, ni vers,

Q 4

„ ni comedies, ni statues? \* Hâtez-vous donc  
 „ d'abandonner des loix qui ne sont bonnes  
 „ qu'à vous rendre heureux; ne songez  
 „ qu'à faire beaucoup parler de vous quand  
 „ vous ne serez plus; & n'oubliez jamais  
 „ que, si l'on ne célébroit les grands hom-  
 „ mes, il seroit inutile de l'être.

Voilà

\* Periclès avoit de grands talens, beaucoup d'é-  
 loquence, de magnificence & de goût: il em-  
 bellit Athènes d'excellens ouvrages de sculp-  
 ture, d'édifices somptueux & de chef-d'œu-  
 vres dans tous les arts. Aussi Dieu sçait com-  
 ment il a été prôné par la foule des écrivains!  
 Cependant il reste encore à sçavoir si Périclès  
 a été un bon Magistrat: car dans la conduite  
 des Etats il ne s'agit pas d'élever des statues,  
 mais de bien gouverner des hommes. Je  
 ne m'amuserai point à développer les motifs  
 secrets de la guerre du Péloponnèse, qui fut  
 la ruine de la République; je ne rechercherai  
 point si le conseil d'Alcibiade étoit bien  
 ou mal fondé, si Périclès fut justement ou  
 injustement accusé de malversation; je de-  
 manderai seulement si les Athéniens devin-  
 rent meilleurs ou pires sous son gouverne-  
 ment; je prierai qu'on me nomme quelqu'un  
 parmi les Citoyens, parmi les Esclaves, même  
 parmi ses propres enfans, dont les soins aient  
 fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce  
 me semble, la premiere fonction du Magi-  
 strat & du Souverain. Car le plus court & le  
 plus sûr moyen de rendre les hommes heu-  
 reux; n'est pas d'orner leurs villes ni même  
 de les enrichir, mais de les rendre bons.

Voilà, je pense, à peu près ce qu'auroit pu dire cet homme, si les Ephores l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du Philosophe, parce qu'elles sont immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siècles; tandis que les autres voyent disparaître leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace. Ah! il en reste au moins quelque une, dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux*. On me répondra, peut être, que ce n'est pas de ces fortes de pensées qu'on a voulu parler; & moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que faisant si peu de cas de Sparte, on ne montre guères plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands*

Q 5

hommes,

*hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites ebofes.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-tems qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées\*: cependant quelques pages après, on avoue que

\* Je vois la plupart des esprits de mon tems faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement & grossièrement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaulé pour les hausser. Ces rares figures & trices pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me ferois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office de gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne mesleroit pas quand la passion nous

que Fabritius méprisoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces Magistrats, ces guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté. \* Quant au courage, ne sçait on pas que la lâcheté ne sçauroit entendre raison ? & qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'est, dit-on, vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeler les grands Erus aux petites vertus des petites Républiques.* Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eut été très-digne de Tibère ou de Cathérine de Medicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en ayent souvent employé de semblables.

II

transporteroit à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela, c'est Montagne.

\* Curius refusant les présens des Samnites, disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, & ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches, mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela, ils seroient nécessairement les maîtres.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne scauroit dire que l'étendue des Etats soit tout à fait indifférente aux mœurs des Citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses ; je ne sçais si cette proportion ne seroit point inverse. Voilà une importante question à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécidée, malgré le ton plus méprisant que philosophique avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

*C'étoit, continue-t'on, la folie de Carton : Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa Patrie. Je ne sçais s'il n'a rien fait pour sa Patrie ; mais je sçais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure & qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur, à sçavoir résister aux vices de leur siècle & à détester cette horrible maxime des gens à la mode qu'il faut faire comme les autres ; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que dans*

ce sic-

ce siècle de sages & de Philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec Cesar & les autres brigands de son tems.

On vient de voir comment nos Philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si conversere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Decius, les Lucrece, les Virginus, les Scévola.* C'est quelque chose dans le siècle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un état puissant & bien gouverné. Un état puissant, & bien gouverné! Et moi aussi, vraiment. Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens

de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles; & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siècle, & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré contre l'Etat dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t'on ? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi : „ Consul, pourquoi me fais-tu mourir ? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie ? & ne suis-je pas aussi ton enfant ? Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t'on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis que tout Magistrat qui, dans une circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie & ab-



& abdique la Magistrature, est un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tiberinus tombassent par son ordre sous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup des gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers tems de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfère aux premiers ; & l'on a tant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au tems de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que sous le regne de Tite il n'y avoit que lui seul d'homme de bien.\* J'oublierai, si l'on

\* Si Titus n'eut été Empereur, nous n'aurois jamais entendu parler de lui ; car il eut continué de vivre comme les autres : & il ne devint homme de bien, que quand, cessant de recevoir l'exemple de son siècle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicacaruit. At illi ea fama pro bono cessit, conversaque est in maximas laudes.*

si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers: mais ce que ne je sçauois oublier, c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres; & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui fauvoit la vie à un Citoyen. Qu'on ne croye pas, au reste, que ceci soit particalier à Rome. Il fut un tems où la République d'Athènes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, & pour payer très-chèrement les Auteurs, les Comediens, & même les Spectateurs: ce même tems fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans,\* sur les meilleures méthodes

\* Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes dau-

thodes pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des Sciences & l'agrément des beaux Arts, & sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les Nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, sont des exceptions singulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sci-*  
*Seconde Tome.* R *ences*

gereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne seroit-ce point, si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choses, & à préférer tout de bon la vertu au savoir? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacedémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève. *Je lui apprendrai, dit-il, à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille, Gardez-vous bien de parler ainsi; car jamais vous n'auriez de disciples; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

ences. Fort bien ; mais toutes les Nations sçavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passions à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure, que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avons trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever sur la frontière du pays une potence où je ferois pendre sans rémission le premier Européen qui oseroit y pénétrer, & le premier Citoyen qui tenteroit d'en sortir.\* *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine.* Sur tout

\*On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un Citoyen, qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne, il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manières c'est à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

tout depuis que les Européens y sont. On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux. Soit; on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée sans culture n'est point oisive; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des Arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame, peut-on dire aussi, n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des Romans, des Satyres, des Vers; elle nourrit des vices.*

*Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes.* Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des boussoles, puissent commettre des injusticès! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des Conquérans? Il marque seulement leur ruse & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir de son industrie les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez subjuguant le Mexique à force de pou- dre, de perfidie & de trahisons; ou de

l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens sur des charbons ardens pour avoir ses trésors, taçant un de ses Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui disant fièrement. Et moi, suis-je sur des roses ?

*Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes ; elles naissent du loisir, mais elles garantissent de l'oisiveté.* Je n'entens point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je sçais très-certainement que nul honnête homme

ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à servir, des malheureux à soulager ; & je dése qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. „ Le Citoyen que „ ses besoins attache à la charrue, n'est pas „ plus occupé que le Geomètre ou l'Anatomiste. „ Pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus utilement. „ Sous prétexte que le pain est nécessaire, „ faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre ? „ Pourquoi non ? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entredévorer dans les villes : Il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes ; & que tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes. „ L'état

„ L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds: Lorsqu'on craint tout & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des Médecins & des Anatomistes sur leur vie & sur leur santé, pour sçavoir si les connoissances servent à nous rassûrer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille si elles ne font qu'augmenter nos allarmes & nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une Génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier son foin, & le loup dévore la proie sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t'on prendre le parti de l'instinct contre la raison? C'est précisément ce que je demande.

„ Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets

R 3

„ pour

„ pour les exercer? C'est bien mal con-  
 „ noître l'empire de la cupidité. Tout nous  
 „ jette dès notre enfance dans les conditi-  
 „ ons utiles. Et quels préjugés n'a-t'on  
 „ pas à vaincre, quel courage ne faut-  
 „ il pas, pour oser n'être qu'un Descartes,  
 „ un Newton, un Locke?

Leibnitz & Newton sont morts com-  
 blés de biens & d'honneurs, & ils en mé-  
 ritoient encore davantage. Disons-nous  
 que c'est par modération qu'ils ne se sont  
 point élevés jusqu'à la charrue? Je connois  
 assez l'empire de la cupidité, pour sçavoir  
 que tout nous porte aux professions lu-  
 cratives; voilà pourquoi je dis que tout  
 nous éloigne des professions utiles. Un  
 Hebert, un Lafrenaye, un Dulac, un Mar-  
 tin gagnent plus d'argent en un jour, que  
 tous les laboureurs d'une Province ne sçau-  
 roient faire en un mois. Je pourrois pro-  
 poser un problème assez singulier sur le  
 passage qui m'occupe actuellement. Ce  
 seroit, en ôtant les deux premières lignes  
 & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de  
 mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

„ Les bons livres sont la seule défense  
 „ des esprits foibles, c'est - à-dire des trois  
 „ quarts des hommes, contre la contagion  
 „ de l'exemple., Premièrement, les Sçavans  
 ne feront jamais autant de bons livres  
 qu'ils donnent de mauvais exemples. Se-

con-



condément, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la Religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

„ On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. „ Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois crû me faire une sauvegarde de l'autorité de ce Philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutulive fuit* ; ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi.\* „ Cette éducation „ étoit, dit on, fondée sur des principes bar-

R 4

„ bares ;

\* Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, & je ne répons pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des Philosophes ; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards comme se le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises ; ou que j'ai causé gagnée, si on les trouve bonnes.

„bares; parce qu'on donnoit un maître  
 „pour l'exercice de chaque vertu, quoi-  
 „que la vertu soit indivisible; parce qu'il  
 „s'agit de l'inspirer, & non de l'enseig-  
 „ner; d'en faire aimer la pratique, &  
 „non d'en démontrer la Théorie. „ Que de  
 choses n'aurois-je point à répondre? mais  
 il ne faut pas faire au Lecteur l'injure de  
 lui tout dire. Je me contenterai de ces  
 deux remarques. La première, que celui  
 qui veut élever un enfant, ne commence  
 pas par lui dire qu'il faut pratiquer la ver-  
 tu; car il n'en seroit pas entendu: mais  
 il lui enseigne premièrement à être vrai, &  
 puis à être tempérant, & puis courageux,  
 &c. & enfin il lui apprend que la collec-  
 tion des toutes ces choses s'appelle vertu.  
 La seconde, que c'est nous qui nous con-  
 tentons de démontrer la Théorie; mais  
 les Perses enseignoient la pratique.

*Tous les reproches qu'on fait à la Philo-  
 sophie attaquent l'esprit humain. J'en con-  
 viens. Ou plutôt l'auteur de la nature, qui  
 nous a faits tels que nous sommes. S'il nous  
 a faits Philosophes, à quoi bon nous don-  
 ner tant de peine pour le devenir? Les Phi-  
 losophes étoient des hommes; ils se sont trompés;  
 doit-on s'en étonner? C'est quand ils ne  
 se tromperont plus qu'il faudra s'en éton-  
 ner. Plaignons-les, profitons de leurs fau-  
 tes,*

des, & corrigeons-nous. Oui, corrigeons-nous, & ne philosophons plus... *Mille routes conduisent à l'erreur, une seule même à la vérité?* Voilà précisément ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard? Ah! nous l'avons donc trouvée à la fin!*

*On nous oppose un jugement de Socrate, qu'il porta, non sur les Sçavans, mais sur les Sophistes, non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus & tous nos Sçavans que de vrais Sophistes? Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter. Je rabbatrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sottise vanité de vouloir être chef de secte. Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir. C'est - à dire l'orgueil de tous les Sçavans. La vraie science est bien éloignée de cette affirmation. Il est vrai: Mais c'est de la notre que je parle. Socrate est ici témoin contre lui-même. Ceci me paroît difficile à entendre. Le plus sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Le plus sçavant des Grecs ne sçavoit rien, de son propre avou; tirez la conclusion pour les autres. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices. Nos sciences ont donc leurs sources dans*

nos vices. Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain. J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prevenus.* Je ne sçais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière du passé au présent. *Lorsque les hommes marchent tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux ; de siècle en siècle, on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il est vrai que jusqu'à ce temps, le luxe, quoique souvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire toujours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut bornér le luxe ? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous dan-

ne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant Métalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des souliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les Bibliothèques & tous les livres, de détruire les Collèges & les Académies: & je dois ajouter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien, qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens: mais je me suis cru obligé de dire sans déguisement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les causes: D'autres plus hardis ou plus insensés pourront chercher le remède.

Je me lasse & je pose la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très grand nombre d'Auteurs\* se sont exercés à me refuter. Je

suis

\* Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne

suis très fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis\* pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'Art sa force & sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable : Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester en finissant, que le seul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence ; & que l'amertume de mes réflexions contre les vices dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & sur-tout plus dignes de l'être.

m'a fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

\* On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu & que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus temps, & personne ne sçauroit de quoi je veux parler.

F I N.

533010



